

Manifeste Vagabond

« Partir encore. Mes longues marches dans le désert ont guéri des blessures, mais le mot "ailleurs" est devenu une obsession. À chaque retour, il me faut de nouveaux rêves pour tenir. Le voyage est devenu un esclavage. Alors j'ai compris qu'il devait servir une autre dimension : intérieure. Le véritable vagabond ne serait pas celui qui prend la route, mais celui qui part chercher son âme. Ces pages sont l'écho de cette quête à travers les sables. »

Une belle réflexion philosophique et poétique sur l'essence du voyage, qui prône le vagabondage comme une façon d'être au monde.

Blanche de Richemont est notamment l'auteur d'Éloge du désert et Éloge du désir (Presses de la Renaissance, 2004 et 2007), Pourquoi pas le silence (Robert Laffont, 2008), Harmonie (Plon, 2011) et Le Souffle du Maître (Presses de la Renaissance, 2015).

978-2-7509-0913-0



9 782750 909130

www.plon.fr
12,90 €
Prix France TTC

© Plaimpicture



Blanche de Richemont

Manifeste Vagabond

Blanche de Richemont

Manifeste Vagabond



PRESSES
DE LA
RENAISSANCE

Manifeste vagabond

PRESES
DE LA
RENAISSANCE



Du même auteur

Eloge du désert, Presses de la Renaissance, 2004.

Eloge du désir, Presses de la Renaissance, 2007.

Pourquoi pas le silence, Robert Laffont, 2008.

Les Passions interdites, Editions du Rocher, 2009.

Harmonie, Plon, 2011.

50 couples d'exception, avec Christine Clerc,

Les Editions du Palais, 2013.

Le Souffle du Maître, Presses de la Renaissance, 2015.

Blanche de Richemont

Manifeste vagabond

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE



À Izou.

Une première édition de cet ouvrage est parue en 2012
aux éditions Plon.

© Presses de la Renaissance, un département d'Édi8, 2015

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr

ISBN : 978-2-7509-0913-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs !
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse
Qu'accompagne l'immense orgue des vents
grondeurs,
De cette fonction sublime de berceuse ?
La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! Enlève-moi, frégate !
Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ? »

Baudelaire, « Moesta et Errabunda », *Les Fleurs du mal*.

fallait fuir. Des 4 x 4 nous ont déposés dans la nuit au creux d'un canyon. Des Bédouins nous attendaient au coin du feu. Les rayons de lune cognaient contre la roche. La puissance brute de cette nature mise à nu imposait le silence. J'étais née pour cet instant.

Depuis cette rencontre avec le désert, je reste persuadée que tout grand voyageur a un peu percé le secret du monde. Les horizons ont leurs mots à dire. Je cherche leur message.

Le Christ et Bouddha ont passé leur existence à arpenter les routes. Pour les suivre, il fallait tout quitter. Marcher pieds nus sur la terre serait donc le premier pas vers la grâce. Pas de vie spirituelle, pas de don de soi sans une rupture radicale. Larguer les amarres serait le seul chemin vers la vérité de l'être. Notre âme n'est peut-être pas faite pour ces vies sédentaires figées dans le béton.

A trente-trois ans, je pose mes valises et m'interroge : cela fait des années que tu cours sur les routes après un sens ; existe-t-il ? Parviendras-tu encore à échapper à ton époque ou, toi aussi, céderas-tu au désenchantement ? Partir encore.

Mes longues marches dans le désert ont guéri des blessures, mais le mot « ailleurs » est devenu une obsession. A chaque retour il me faut de nouveaux rêves pour tenir. Le voyage est devenu un esclavage. Alors, j'ai compris qu'il devait servir une autre dimension : intérieure.

Le véritable vagabond ne serait pas celui qui prend la route, mais celui qui part chercher son âme. Ces pages sont l'écho de cette quête à travers les sables.

Rupture

« Vivrez-vous même si ce doit être à cheval sur un rayon de soleil, ou bien vous reposerez-vous en sécurité dans les catacombes durant mille ans ? Dans la première alternative, la pire chose qui puisse vous arriver est de vous briser le cou. Vous briserez-vous le cœur ou l'âme pour préserver votre cou ? »

Henry David Thoreau,
Je suis simplement ce que je suis.

Mon petit frère a décidé de quitter la vie à l'âge de quinze ans. Deux mois après sa disparition, je suis partie dans le désert du Sinaï. Je ne prétendais pas guérir. La solitude des longues marches ne nous libère pas de nos maux. Au

contraire, la route les met en lumière. On devrait se laisser posséder par ce paysage grandiose. Or, nos pensées, obsédantes, dressent un écran entre le monde et nous-mêmes.

Avoir recours au désert juste après un drame est le chemin le plus court vers les larmes. Cette terre assoiffée ne se contente pas de les accueillir, elle les provoque. Mais il n'est pas triste de pleurer à genoux devant l'horizon. Car notre souffrance trouve un écho digne d'elle.

Puis, un jour, la magie opère. Sous l'emprise de la faim et de la fatigue, nous ne sommes plus qu'un corps en marche, épuisé, sans question. Dans cette osmose avec la nature réside le paradis perdu que nous sommes venus chercher. Nous avons quitté le pauvre être humain plein de soucis, de douleurs et d'espoirs secrets qui marche depuis l'aube. Et nous n'avons pas plus d'importance que ce puits au loin ou que ce brin d'herbe qui dit la vie. Cette extase a une fin. La chute de l'ange. Si nous retrouvons nos pensées intactes, restées en attente, nous ne sommes plus tout à fait les mêmes. L'intuition vague que nous avons pénétré, l'espace d'un instant, au cœur du monde. Un grand silence où il n'y a

plus de dualité. Nous nous sentons enfin unifiés, reliés à un ensemble cosmique. Il n'y a plus de mort. Tout est vie. Le silence et l'absence.

Tout départ aspire à une métamorphose. Après la disparition de mon frère, chaque journée était une blessure ouverte. La vie se foutait bien de mes larmes. Elle continuait sans moi. Impossible de jouer le jeu. Je ne voulais pas de cette existence capable de briser un adolescent. Comment croire en tout ce qu'on m'avait inculqué depuis l'enfance quand une partie de ma chair avait hurlé un « non » si retentissant ?

Depuis sa mort, partir est ma façon de refuser cette vie qu'il a rejetée. Mais j'adhère pleinement à une autre vie. Proche de la nature, simplifiée à l'extrême, solitaire et silencieuse. L'enseignement du désert.

Le voyageur n'a pas renoncé au bonheur. Il ne désespère pas de trouver un refuge pour son âme. La souffrance est souvent à l'origine de ces grandes ruptures. La douleur nous force à sortir de notre enlèvement, à nous tourner vers une autre vérité, ailleurs. Au plus fort de la peine,

nous interrogeons notre présence au monde et nous demandons si notre vie nous ressemble. Questions essentielles qui fondent un destin. Celui qui part a encore la force de chercher. Il est sauvé.

Je ne suis pas allée dans le désert pour guérir du deuil mais pour chercher un sens qui me permette de survivre. Je l'ai trouvé dans un retour aux sources. Cette vie simplifiée m'a rendue plus forte car elle m'a soumise aux lois de la terre et non à celles des hommes, toujours discutables. Aucune vérité humaine qui ne soit éternelle, aucune en laquelle je puisse croire désormais.

En accomplissant ce geste radical, Arthur avait arraché un voile. Derrière ce voile, un seul mot : douleur. Je ne pouvais pas m'y résoudre.

Après avoir perdu mon frère puis rencontré le désert, impossible de revenir à mon ancienne vie. En plus de mes cours de philosophie, j'étais entrée dans une école de théâtre pour devenir comédienne. Mais je ne voulais plus de ces mondes de carton-pâte. Je souffrais trop pour jouer la tragédie ; trop en colère pour la comédie.

Je n'étais plus capable de me faire belle afin de postuler pour un rôle. J'aurais préféré devenir punk. Ce n'était pas dans mes cordes. Je poursuivais pourtant mon existence telle qu'elle était auparavant. Nous ne renonçons pas facilement à nos passions. Même quand nous n'y croyons plus.

On me répétait que je ne pouvais pas vivre que de voyages, qu'il fallait revenir à la réalité. En quoi la vie vagabonde n'est-elle pas réelle ? Entrer dans des cases, c'est cela la réalité ? Petite fille déjà, je ne pouvais me contenter du modèle qu'on me proposait. Dès l'âge de six ans, je me jetai à corps perdu dans ma passion pour le théâtre. Le rêve était ma seule issue. Mais après la mort d'Arthur, l'imaginaire ne pouvait plus être un refuge.

Mon frère me forçait à chercher une réponse qui abolirait cette question : à quoi bon ? Nous avons découvert un mot oublié au milieu de ses papiers : « La vie est belle, mais... » C'est avec ce « mais » que je me battais. Ce « mais » qui rendait son absence si douloureuse. Ce « mais » qui tournait en rond dans ma tête l'avait jeté si violemment dans la mort. Je voulais trouver une force nouvelle pour apprendre à souffrir.

J'avais réalisé dans le désert que notre vie servait un autre but que la réussite. Mes préoccupations quotidiennes semblaient vaines face à la voix de l'essentiel surgie de cette terre de ciel. Même la peine était différente. Plus dense, plus palpable. Moins angoissante. Je la voyais en face. Elle n'était plus cet adversaire insidieux qui agace, insaisissable. Elle était là, évidente. Si elle criait trop fort, je l'écoutais et reprenais la route sans lui accorder trop d'importance. Car je savais désormais qu'elle était inévitable. Le désert souffre en silence. Pas un chant d'oiseau, pas un cri de bête, pas le sifflement du vent dans les arbres pour dire sa douleur. Ou sa joie.

Chaque année je suis retournée dans le désert. En Tunisie, en Algérie, en Libye, en Egypte, au Tchad. Ce silence de sable me colle tellement à la peau que je suis devenue à moitié sourde. Je dois lire dans les regards ce que je ne peux entendre. Dans une salle de théâtre, j'imagine le texte sur le visage des comédiens. Je n'entends pas les mots d'amour qu'on me murmure à l'oreille. On me demande souvent ce que je refuse d'entendre pour être sourde à ce point.

Je souris, persuadée que j'entendrais toujours l'essentiel.

Au XIX^e siècle, le poète naturaliste Henry David Thoreau a été partisan d'une philosophie de résistance non violente. Il s'est réfugié à Walden, au cœur du Massachusetts, dans une cabane au milieu des bois, pendant deux ans. Lors de ces années de solitude, il écrivait dans des cahiers : « Si donc nous voulons en effet rétablir l'humanité suivant les moyens vraiment indiens, botaniques, magnétiques, ou naturels, commençons par être nous-mêmes aussi simples et aussi bien portants que la nature, dissipons les nuages suspendus sur nos fronts, et ramassons un peu de vie dans nos pores. Ne restez pas là à remplir le rôle d'inspecteur des pauvres, mais efforcez-vous de devenir une des gloires du monde. » Et si c'était possible ?

Je voulais me racler l'âme. Oublier tous mes rêves. M'annuler. Je n'avais pas su retenir mon frère, je ne pouvais donc plus m'aimer. Je devinais pourtant que ma nature profonde se moquait de mes lamentations. Je savais qu'en moi siégeait une force que j'ignorais encore. Je

devais me laver d'une vie qui ne regarde plus le ciel.

Les personnages des *Clochards célestes* de Kerouac étaient devenus mes guides. Sortis du sillage de la société pour se réfugier dans les montagnes, les cabanes, ils lisent des poèmes, font l'amour, méditent et clament leur fascination pour la terre. Ils ne se barricadent pas derrière des devoirs et des responsabilités pour se sentir exister. Marcher en chantant leur suffit. Le monde devient un jardin d'éden où les femmes sont nues et la nature foisonnante. Les clochards célestes savent s'emparer de leur destin, ignorant le regard de la société :

« — Qu'est-ce que tu fais au fond des bois ?

« — J'étudie.

« — T'es pas un peu vieux pour être étudiant ?

« — Eh bien, je m'assieds au pied d'un arbre et je dors.

« Mais je les voyais aller et venir toute la journée dans les champs pour chercher à s'occuper et pour que leurs femmes les croient occupés, de sorte qu'ils ne me trompaient guère. Je savais qu'ils aspiraient en secret à dormir tranquille-

ment dans la forêt ou à s'asseoir au pied d'un arbre sans rien faire, mais, contrairement à moi, ils avaient honte de céder à leurs désirs. »

Il faut beaucoup de force ou de foi pour prendre les chemins de traverse. Ces hommes-là ne nagent pas à contre-courant, ils marchent dans les pas de leurs rêves. Leur engagement spirituel et leur retour à la terre les poussent à devenir, malgré eux, des éveilleurs.

Quatre ans après la mort de mon frère, toutes mes tentatives pour entrer dans la ronde des hommes avaient échoué. Il était temps d'écouter ma voix intérieure. Partir. Je préférerais le vertige à cette vie de pantin. Heureusement, j'idéalisais ce retour aux sources. Si j'avais su que la quête d'un paradis perdu passait par l'enfer, je n'aurais peut-être pas fait ce voyage. J'aurais eu tort. J'ignorais encore que la souffrance est une initiation.

L'épreuve du feu

« Que de jours d'automne, oui,
et d'hiver, ai-je passés hors de la
ville, à essayer d'entendre ce qui
était dans le vent, l'entendre et
l'emporter bien vite »

Henry David Thoreau, *Walden*.

La certitude que je devais partir dans le désert m'a réveillée un matin. J'ai toujours pris au sérieux les mots de l'aube. Ils viennent de l'âme. Alors je suis allée suivre une caravane de sel au Mali : l'Azalaï. Sept cent cinquante kilomètres entre Tombouctou et Taoudenni, une mine de sel au cœur du Sahara. D'octobre à mai, les hommes parcourent le désert en quête de l'or blanc. L'Azalaï n'est pas une affaire de femmes. Elle est l'épreuve du feu pour ces nomades qui

marchent vers Taoudenni afin de prouver qu'ils sont des hommes. J'en serai un.

Deux semaines d'enfer à Tombouctou à attendre la caravane. Rien de pire que ces moments de latence et les sermons de patience. J'ignorais comment habiter mes journées. Le temps ne passait pas, il tournait en rond, enlisé dans l'ennui. J'errais dans cette maison arabe où je logeais. Et j'observais pendant des heures les caravanes revenir de la mine, épuisées et misérables dans la poussière d'un ciel éteint par les vents de sable. L'homme qui m'hébergeait me détestait, ne supportant pas mes sorties hors de l'enclave de la maison. Il se disait incapable de faire du mal à une mouche. Il avait raison, une ne lui suffisait pas. J'apprendrais un an plus tard qu'il était un grand trafiquant d'armes. Face à son mépris, je lui demandais de me respecter, il me répondait : « Tu es qui, toi, pour que je te respecte ? Tu n'es qu'une femme ! »

Qu'une femme... Cette réplique me fit penser à Isabelle Eberhardt, Alexandra David-Néel, Ella Maillart et les grandes aventurières qui ont croisé mon chemin. A force de vivre seules en contact avec la terre, de se mesurer à elle, de

croire en elle, ces femmes ont gagné un naturel à la fois sauvage et gracieux. Leur lien permanent avec l'horizon les rend telluriques, magnétiques. Elles semblent invulnérables. Non parce qu'elles sont infaillibles, mais parce qu'elles n'écoutent pas leurs peurs. Nomades, elles ont appris à épouser le mouvement de la vie. Rien n'est figé dans leur histoire. Elles ont appris à se construire sans le soutien des hommes. Ils leur ont pourtant tenu la main quand leur vie devenait trop vertigineuse. Elles rêvent d'amour dans leurs bivouacs du bout du monde et repartent sur la route. Elles fascinent par leur courage, retiennent par leur grâce et blessent par leurs départs. Ces grandes voyageuses n'ont pas d'enfants mais portent le monde en elles. En pensant à ces modèles, je me sentis soudain fière de n'être qu'une femme.

Cloîtrée à Tombouctou, j'attendais mon heure et perdais courage. Dans le débarras où je dormais, je passais des nuits blanches à me répéter : « Ne pas poursuivre à tout prix, mais trouver de bonnes raisons de continuer. » Je n'avais aucune bonne raison de continuer. J'étais prête

à traverser de grandes épreuves pour vivre dans la beauté. Or ce désert qui m'attendait était laid. Toutes mes belles idées sur le surcroît d'être, la quête d'essentiel et le retour aux sources me semblaient niaises et dépourvues de sens.

Chaque jour, on m'annonçait que je partais le lendemain. Et je restais des heures à compter les minutes, assise dans le bac à sable de mon foyer de passage. Avalé par les vents de sable, même le soleil n'était d'aucun soutien.

J'ai souvent revécu à Paris l'attente de Tombouctou. Ces instants en suspens où l'on tourne en rond, où l'impatience nous mine, où la vie semble s'être arrêtée pour nous, figée. J'ai appris à faire le dos rond, car je sais désormais que, toujours, la caravane part.

Un après-midi, enfin, des inconnus sont venus me chercher. Après plusieurs heures de route, coincée au milieu des nomades à l'arrière d'un 4 × 4, je suis arrivée dans un campement Berrabich, en pleine nuit. Deux tentes, des hommes, des femmes, des enfants, un feu, des chèvres. On m'a tendu une gamelle de riz en silence, puis on m'a fait signe d'aller me coucher dans un coin de la tente au milieu des chèvres.

A l'aube, ils tuèrent un mouton. En guise de petit déjeuner, je dus avaler cette chair palpitante que j'avais vue vivre quelques heures auparavant. Ecœurée, je ne pouvais pas cacher la nourriture dans le sable. Tous les regards étaient braqués sur moi. Alors je souriais d'un air ravi, consciente que ce festin était exceptionnel. J'admirais cette vie brutale, sans fioriture. Des hommes et des femmes dignes car ils ne s'étonnent pas de souffrir.

La veille de mon départ avec la caravane, j'ai assisté à un mariage nomade. Un peu de vie avant le vide. Les jeunes faisaient des courses de chameaux. Les femmes aux yeux bordés de khôl préparaient le riz dans d'immenses marmites. Les mères me confiaient leurs bébés nus qui pleuraient et pissaient sur moi. Je me séparais rapidement de ces petits êtres afin d'admirer les mariés qui dansaient au milieu d'un groupe de jeunes. Ils protégeaient les danseurs dans un écrin de corps. Un homme caché, accroupi, jouait du tam-tam. Les femmes voilées me firent signe de m'éloigner, des enfants me lancèrent des pierres. Je restai, hypnotisée par ce spectacle presque irréel dans la nuit. Les

jeunes tapaient des mains pour accompagner les gestes du couple, lents, sensuels, échos voluptueux d'un rythme dont leurs corps étaient possédés. Leurs mains semblaient écrire des vers, frôlaient l'air sans frénésie, ni brusquerie. Ils suivaient le mouvement d'une courbe imaginaire dessinée par la musique. La vibration de la terre dans leurs corps. Une douce transe. Enfin, violemment rejetée en arrière par un homme, je m'éloignai en emportant le secret de leur danse de sable.

Le jour du départ, mes hôtes m'apprirent à monter sur un chameau sans le faire baraquier car la caravane ne s'arrête jamais. Je rencontrai Amora, ma chamelle. Ses poils épars et ternes ressemblaient à ce paysage parsemé de touffes d'herbes affligeantes. Je ne tarderais pas à lui arracher des poignées de poils pour me venger de cette monotonie.

Accompagnée de Sheikh, mon guide très beau et très détestable, je montai sur une dune où une vieille femme nous prit les mains en priant. Les enfants nous entouraient. Sheikh se recueillait avec ferveur. La solennité de ce rituel

ressemblait à un adieu. Comme si nous n'allions jamais revenir tout à fait. Enfin, la grand-mère ouvrit les yeux. Tandis que nous nous éloignons avec nos chameaux, elle priait encore et le vent charriait sa voix brisée. Etrange sensation de partir pour un pèlerinage. Ou pour l'enfer. Ce fut les deux.

Guidée par Sheikh, je rejoignis les cinquante chameaux et les trois hommes qui allaient mener la caravane. Ils m'accueillirent d'un hochement de tête. Puis je restai à l'écart tandis qu'ils allumaient le feu pour épouser le crépuscule.

Dans la nuit glaciale, ils me firent signe de manger mon riz loin des flammes, afin de ne pas leur faire l'insulte de dîner à leur côté. Je refusai. Après de longues palabres, ils finirent par accepter que je reste auprès du feu. Ils allaient me punir en me donnant des fonds de verre de thé et en diminuant mes portions. Je payais le prix de troubler leurs repères. Une femme ne prend pas la route. Elle doit être un refuge.

Malgré la tristesse de cette première nuit en brousse, je ne songeais pas à revenir en arrière. Il était pourtant encore temps. Je ne cherchais pas mon bien-être mais une source nouvelle en moi.

Je ne montai pas sur ma chamelle durant les trois cent cinquante premiers kilomètres. Je voulais m'épuiser pour me venger de ces deux semaines d'attente. Chacun de mes pas écrasait ma souffrance, le deuil, les questions sans réponses, les amours impossibles. Je ne tournais pas le dos à mon passé, j'avais vers un but.

Nous marchions seulement six à huit heures par jour car il y avait encore des pâturages. Or, si les chameaux peuvent s'abstenir de boire, ils doivent manger tous les jours. Lamine, un des chameliers, courait sans cesse derrière les bêtes en poussant un cri que je m'obstinais à répéter sans succès. Les animaux se déplaçaient en troupeau pour profiter des derniers instants de liberté avant d'avancer attachés. L'Azalaï est aussi éprouvante pour les hommes que pour les bêtes. Le soleil se lève chaque jour sur des cadavres de chameaux trop épuisés pour rapporter le sel jusqu'à Tombouctou. Leurs squelettes jalonnent cette route séculaire qui semble mener à l'enfer.

Arrivés au bivouac, les hommes tissaient avec des herbes sèches des cordes à bouche qui allaient relier les chameaux les uns aux autres.

Ils consolidaient les selles qui allaient porter le sel. Ils pilaient le mil pour le *ḍōkn*, notre déjeuner quotidien : du mil mélangé à de la farine avec un peu de piment que l'on dissolvait ensuite dans de l'eau. Une sorte de crème écoeurante que nous buvions en marchant. La caravane ne s'arrête que pour la prière. Pas un instant qui ne soit au service de la marche ou du mystère.

Je tenais à me forger un emploi du temps pour qu'il soit bouleversé tous les jours. Une heure pour apprendre un poème, une autre pour manger des dattes ou penser à une personne que j'aimais. J'avais besoin de ces balises pour apprivoiser le vide.

Les hommes ne parlaient pas le français. Je ne connaissais pas un mot de leur dialecte. Aucune échappatoire à moi-même. Chaque lieu porte une âme qui parfois se surprend à ressembler à la nôtre. Pas ici. Il n'existait rien d'autre que le mil que l'on pile, les chameaux qui boivent au puits, la marche et ce désert plat, sans émotions. Dans ce paysage immobile, seule la date changeait tous les jours. Nuages. Vent. Froid. Ce vent soufflait sur mon rêve. J'aurais cherché la beauté à chaque heure, et ne l'aurais

effleurée qu'à de brefs instants. Ce désert était un monstre d'indifférence. Alors je m'explorais, faute de nouveaux horizons. Quand ma compagnie m'ennuyait, je répétais en boucle des vers de Baudelaire. Cela m'évitait surtout de penser à la faim, à l'eau crasseuse que je partageais avec les animaux, à la dureté des hommes et à la laideur de ma chamelle. Je m'épuisais néanmoins dans l'attente d'un baiser qui ne venait pas. Celui de mon cœur avec cette terre.

J'étais pourtant heureuse dans ce dénuement. Car je découvrais le privilège de pouvoir me passer de tout. Même quand nous marchions quinze heures sans nous arrêter, même quand la faim me réveillait et que mon guide me volait, je vivais ce pour quoi je me sentais faite. Une existence simple où l'on suit le soleil le jour et les étoiles la nuit. Des journées épurées, centrées sur un seul objectif : atteindre Taoudenni. Rien ne me manquait puisque j'étais portée par un but. L'exceptionnel a un prix. Je le payais tous les jours.

Le dépassement abolit les croyances qui nous limitent. Pour grandir, chacun a son propre chemin, le mien est passé par le désert.

Ces longues journées et ces nuits de marche en silence allaient changer ma vie. Six ans après, je n'en suis toujours pas revenue. J'aspire encore à cette respiration, à ces larmes de sable. Ce règne de l'horizon et ce cri du cœur : avancer.

A deux cent cinquante kilomètres de Tombouctou, nous arrivâmes dans l'unique oasis que nous allions croiser sur notre chemin : Araouane. Un village à la dérive, pris dans des tentacules de sable. Seuls quelques palmiers desséchés révélaient la présence de l'eau. Malgré la tempête qui sévissait, nous quittâmes l'abri des maisons pour dormir dans le sable. Le confort retient. Les nuits à la belle étoile nous poussent sur la route. Elles en sont le prolongement.

Taoudenni semblait chaque jour un peu plus loin. Impossible de connaître le nombre de kilomètres parcourus. J'apprenais peu à peu à habiter le vide, seule avec mes pensées brillantes : « Boîte de thon ou de sardines ? Ce soir ou demain ? » Ces questions devenaient obsédantes.

Je ne me lavai ni ne me changeai pendant un mois et demi. Je me forçais à noter les jours sur mon cahier, à me coiffer, à me nettoyer le visage

et à ôter mon boubou noir le soir, quand je me glissais dans mon sac de couchage. Plus nous nous enfoncions dans le désert, plus ces rituels me paraissaient dérisoires. Néanmoins ils me semblaient nécessaires pour garder ma dignité. J'étais trop malmenée pour ne pas prendre soin de moi.

Une nuit, après dix heures de marche, je me luxai l'épaule en essayant de monter sur ma chamelle. Sans cesser d'avancer, j'essayai de remettre mon épaule en place. Impossible d'arrêter la caravane pour m'allonger. La souffrance paralysait la moitié de mon corps. A bout de forces, je fis baraquier Amora pour grimper sur son dos. Après plusieurs heures de tentatives inutiles, je parvins enfin à réajuster mon épaule d'un coup brusque. J'avais supplié le ciel de me venir en aide. Le désert rend croyant. Il nous apprend surtout à ne pas nous écouter. Personne pour nous plaindre ou se plaindre. Aucune faille pour la faiblesse. A chaque instant, nous sommes forcés d'aller plus loin que nous-même.

L'herbe se faisait de plus en plus rare. L'eau aussi. J'aspirais à ne plus voir une touffe

d'herbe dans l'espoir que l'absence totale de vie en dévoilerait une autre, plus intense. Avant l'entrée dans une zone sans pâturage, nous passâmes la journée à faucher l'herbe et à la rouler en bottes dans des cordes. Les chameaux allaient être attachés et porteraient leur nourriture. Chaque étape durerait désormais quinze heures.

De jour comme de nuit, les hommes s'enfonçaient dans le vide. J'ignorais comment ils s'orientaient. La route semblait inscrite en eux. Certaines nuits de tempête qui chargeaient le ciel de poussière, ils ne pouvaient s'aider de Belhadi, l'étoile qui indique Taoudenni. Je m'accrochais à cette étincelle pour ne pas tomber de fatigue.

Parvenus aux bivouacs, une autre vie commençait. Lamine distribuait de l'herbe aux bêtes. Sheikh et moi ramassions les crottes de chameaux pour faire du feu. Le vieux rangeait les sacs en chantant, tandis que son acolyte préparait le thé. Chaque soir, nous habitons la demeure que nous inventions. Le feu crépitait, les chameaux se restauraient, nous nous réchauffions en buvant du thé dans la nuit gelée. L'essentiel.

Les hommes me disaient chaque matin que nous arrivions le lendemain à Taoudenni. Une destination fantôme. Alors je cessai de compter les jours et me laissai bercer par la marche. J'acceptais enfin d'être aspirée par le désert. Le vrai voyage commençait.

Vanité des projections toujours si différentes de la réalité. On enferme l'avenir dans des prédictions pour se rassurer, mais le présent s'en fout. La vie n'est jamais « normale ». Elle détruit constamment ces cases que nous nous obstinons à lui imposer. Un kabbaliste disait qu'il ne faut pas chercher à donner un sens à sa vie car cela l'enferme et la limite. J'apprenais à ne plus espérer, mais à accueillir chaque journée comme une offrande.

Un matin, l'aube s'est levée sur un désert rouge. Pour la première fois, le soleil nous offrait des couleurs. Quelques dunes brisaient enfin l'horizon. J'étais arrivée la veille au milieu de la nuit, rien ne me préparait à cette beauté. Nous étions le 14 février. Jour de l'anniversaire de mon frère. Il me faisait le cadeau d'un peu de grâce. Je lui offrais cette journée illuminée sans savoir que l'après-midi même, nous serions à

Taoudenni. Pour son anniversaire, j'atteignais mon but. Le signe peut-être que je sortais de mon propre désert. Sa naissance serait ma renaissance. Je devais être digne de son cri. Et en faire un chant.

Mon frère était un passeur, il a fait de moi une nomade.

Si je ne m'étais pas encore réconciliée avec la mort, et donc avec la vie, je comprenais qu'Arthur n'avait cessé de m'accompagner. Je devais désormais apprendre à déceler les signes qui me parlent de lui.

Taoudenni. Bonheur du but atteint après l'attente et l'épuisement, la solitude et la faim. Cette joie avait des accents tragiques. Comment se réjouir d'entrer dans une telle misère ? Un coin de désert laminé par la sueur et les larmes de sel. La mine de Taoudenni réunissait les bagnards et les esclaves. Pas besoin de chaînes. Ce désert enferme.

Nous nous arrê tâmes sur une grande plaine où des bivouacs surgissaient à chaque instant comme une allergie de la terre. Des centaines d'hommes et des milliers de chameaux viennent

des coins les plus reculés du Sahara pour quérir l'or blanc. En plus des caravaniers, quatre cents mineurs vivent pendant l'hiver dans des baraques de sel misérables.

Cet ancien bagne est morcelé de trous abandonnés ou livrés au choc des pioches. Le temps semble avoir oublié ou méprisé ces hommes qui s'acharnent à fouiller le sable de leurs mains pour vivre. Les mêmes matériaux, le même épuisement, les mêmes aliments, les mêmes regards de souffrance, brûlés depuis des siècles.

Les hommes me scrutaient, intrigués par la présence de cette femme seule venue à pied.

En proie à tous les regards, mon intimité serait la nuit. Je voulais qu'elle tombe vite pour que mes gestes m'appartiennent.

Les mineurs riaient et chantaient le soir au coin du feu. Dans la misère, il ne leur restait que le désir de vivre. « Mauvais travail », disaient-ils en me montrant leurs mains écorchées et déshydratées. La moindre faiblesse les condamnait à quitter la mine. Survivre ou partir. Dans mon cas, il s'agissait de partir pour survivre.

L'air chargé de sel et de poussière était irrespirable, l'eau salée imbuvable. Les nuits igno-

raient le silence, brisé par les cris des chameliers qui encourageaient leurs bêtes à marcher. Les caravanes ne reprennent jamais la route le jour pour que les chameaux ne se croisent pas. S'ils s'effraient, font tomber leur chargement et brisent les plaques de sel, les hommes perdent le peu d'argent qu'ils vont gagner après ces deux mois de désert.

Quelques étoiles, un peu de lune et beaucoup de nostalgie. J'étais arrivée, vidée de ma quête. Je devais en chercher une autre, plus intérieure, inépuisable pour tenir debout.

Au coin du feu, en écoutant le chant des mineurs, je devinais que cette étape n'était que le début d'un long chemin. Je voulais trouver cette raison de vivre que mon frère n'avait pas su découvrir. Puis l'offrir à son souvenir.

Après avoir passé trois jours à arpenter les mines pour trouver les meilleures plaques de sel, mes compagnons de route allaient repartir de nuit. Sans moi. L'épaule malade, je rentrais à Tombouctou sur un camion de marchandises.

Depuis la fermeture du bagne en 1991, des camions quittent Tombouctou chargés de chèvres, de riz et de mil pour revenir de Taoudenni

Manifeste vagabond

avec trois cents plaques. Un chameau peut en porter quatre.

J'allais faire le voyage à l'arrière du camion, assise sur les plaques de sel pendant quatre jours. Des mineurs m'avaient rejointe, ainsi qu'un homme blessé et deux frères venus à la mine pour découvrir la vie qui les attendait.

Après des heures de route, le camion s'arrêta dans l'obscurité. Le silence semblait vide de sens sans les bêtes à décharger et à nourrir. Leur présence animait la nuit. J'étais démunie sans ces rituels ancestraux qui apaisent la rudesse du désert. Finies cette danse entre les hommes et les animaux, cette poésie des gestes inscrits en eux. Des gestes qui donnent, dirigent, soignent, caressent, punissent. Les chameaux boivent peu, mais ils sont à eux seuls la source du désert. J'étais parvenue à aimer ma chamelle immonde.

Avec les camions et les années qui s'acharment sur ces routes séculaires, peut-être que l'Azalaï va s'éclipser doucement, absorbée par une époque où la vitesse fait loi. Alors le sel gemme n'aura plus le goût du silence.

Revenir

« Quand elle sera venue cette vengeance tant espérée, quand tu te coucheras, rassasié de mets délicats qui n'auront pas craqué sous la dent, désaltéré d'une eau incolore, sans poils de bouc, dans un lit de sybarite, sous un toit, au chaud, alors, au lieu de savourer durablement ta félicité, très vite, dès que la grosse fatigue des marches solitaires sera oubliée, alors tu te prendras à regretter tes rudes étapes, tes pieds écorchés, tes lèvres éclatées, tes sommeils recroquevillés sous les étoiles. »

Théodore Monod, *Déserts*.

A mon retour de l'Azalaï, je ne me libérai pas seulement d'un mois et demi de sable et de

poussière accumulés, mais de plusieurs années de larmes. Elles s'étaient transformées en sueur. Je devinais que je mettrais un long moment à mûrir l'enseignement du désert. On s'imagine plus forts après avoir grimpé des sommets. Or notre nature prend son temps. Nous sommes toujours en train d'éclorre à notre insu. On rêve d'un changement radical. Il se fait en silence. Un matin, notre regard sur le monde a changé. On ignore qu'il vient du désert, qu'il en est l'écho tardif.

Quand l'avion atterrit à Paris, nous dûmes attendre un moment sur le tarmac à cause d'un problème de passerelle. Ma voisine fit un scandale. Je songeai alors à ce mineur qui était rentré en camion avec moi sur les plaques de sel. Il s'était coupé le doigt avec une hache dans la mine. Munie de mon désinfectant et de mes pansements, j'essayais de sauver son bout de doigt sur le point de tomber. Cet homme ne perdait pas seulement l'usage de sa main, mais aussi son travail, au moment où Taoudenni battait son plein. Plus les jours passaient, plus il blêmissait. Pas une plainte. Chaque soir, je changeais son

pansement tandis qu'il contemplait sa plaie qui s'aggravait. La gangrène menaçait. Je le regardais prier avec une ferveur décuplée par la douleur. Cette dignité dans la souffrance, je ne l'oublierai pas. Le monde s'écroule et l'on s'accroche au ciel.

J'imaginai des retrouvailles intenses avec mes proches. J'ignorais encore qu'il est impossible de raconter un vrai voyage. Quand ma mère est venue me chercher à l'aéroport, nous avons parlé de la météo.

Plus nous avançons sur la route, plus les êtres chers semblent appartenir à un autre monde. Seuls restent ancrés en nous ceux qui ne sont ni d'ici ni d'ailleurs, mais en nous, déjà éternels. Ces êtres-là, si rares, on ne peut les fuir.

Le plus dur n'est pas de partir mais de revenir. De poser mon sac puant le poil de chameau dans mon appartement. Et de rester là, debout, du sable plein la tête, dans le silence de cette entrée qui deux mois et demi auparavant m'avait vue partir un peu fébrile et décidée. Je ne voulais pas vider mon sac, ni me changer, ni laver mes vêtements qui sentaient le feu de bois.

J'avais encore sur la peau la trace de ces deux mois de terre. J'ignorais pourquoi j'étais partie. J'ignorais pourquoi j'étais rentrée. Toutes mes vies me semblaient vaines.

Revenir résonne toujours un peu comme une sanction. Ce que nous sommes partis chercher n'a pas su non plus nous retenir. Nous nous avouons vaincus. Nos départs nous ramènent au bercail. Les grands vagabonds de Hermann Hesse, Goldmund et Knulp, rentrent mourir chez eux. Goldmund, dans le lycée de son enfance, Knulp, dans la ville qui l'a vu naître. Knulp quittera son village pour s'éteindre au pied d'un arbre. Avant de passer la ligne, il voulait retrouver le pays de son enfance. Peut-être faisons-nous le tour du monde pour éprouver le désir de revenir. Et apprendre à aimer nos racines.

Sans ces éternels retours, nous serions condamnés à l'errance et non pas au voyage. La pire épreuve pour un vagabond est de ne pas savoir où revenir. Knulp et Goldmund n'ont pas trouvé ailleurs la terre où rendre leur dernier souffle. Peut-être que ce lieu béni que nous cherchons à travers le monde n'existe pas. Alors, les vaga-

bonds rentrent chez eux. Pour y mourir. Non pour y vivre.

Nous sommes parfois heureux d'ouvrir la porte de notre maison après un long voyage. Les objets et les murs qui portent notre histoire nous rassurent. Pour une fois, nous respirons en rentrant chez nous et non en partant. Ce bonheur ne dure pas. L'émotion des retrouvailles passée, il faut de nouvelles destinations pour supporter de rester.

Pourquoi cette insatisfaction permanente ? Pourquoi seule la perspective de nouveaux départs nous aide-t-elle à accepter notre vie ? Où être heureux ? Si nous nous installions dans ces pays rêvés, ils deviendraient un foyer. Et il faudrait partir encore. Sommes-nous destinés à n'aimer que l'inaccessible ? Oui. Et tant mieux. Car seul ce qui nous échappe nous grandit.

Lors de mes premières années dans le désert, je souffrais de la mauvaise nourriture, des nuits blanches à chercher le sommeil sur un sol gelé, de la poussière incrustée dans ma peau, de la fatigue des marches contre les vents de sable.

Un bon plat, un verre de vin, un lit et une douche chaude devenaient une obsession. De retour à Paris, je ne désirais plus ce luxe, devenu insipide. Je me surprénais à regretter les longues étapes, les pieds écorchés, l'eau saumâtre. Mes nuits étaient sans surprise. Or, on ne sait jamais ce que réserve une nuit à la belle étoile. La pluie peut-être, des animaux sûrement, le vent qui se lève, le gel ou une douceur singulière. On a moins besoin d'amour lorsqu'on dort avec le ciel.

Les vagabonds ne font que passer. Non pour fuir mais pour ne pas perdre leur intensité. Je songe souvent à cette phrase de Hermann Hesse dans *Narcisse et Goldmund* : « Peut-être existait-il des époux et des pères de famille à qui la fidélité ne faisait pas perdre le sens de la volupté. Peut-être y avait-il des sédentaires dont le cœur ne se desséchait pas faute de liberté et de danger. Il se pouvait. Il n'en avait vu aucun. »

Le vertige pour ne pas s'éteindre. Pour se souvenir que vivre, c'est avancer un pied dans le vide. Viser la grâce du funambule. Il ne lutte pas avec le vide, il le défie, l'aime et danse avec lui. Seule la peur peut le faire basculer. Alors, comme tout grand vagabond, il l'appivoise. Et

apprend à voler. Nous ne gagnons pas nos ailes soudées aux rivages du connu.

Je rêve sans cesse à ce shaman, un Indien Kogi rencontré dans les montagnes de Colombie. Il avait passé dix-huit ans dans une grotte à méditer sur l'esprit de l'eau. Un regard si intense ne se rencontre que dans des vies hors du monde. Tout y est : la paix, la confiance, l'exigence et la flamme intérieure. Nous ne nous sommes jamais parlé. Ce n'était pas nécessaire. Il est difficile de revenir d'un tel regard. Le quotidien ne fait pas le poids face à tant de lumière. J'aurais voulu le suivre dans sa grotte. Mais je ne suis pas prête à passer de l'autre côté. Je m'insurge contre la médiocrité de la vie en société. J'y reviens toujours. Je voudrais pourtant savoir longtemps me passer d'elle pour mieux l'aimer et ne rien en attendre. Je ne suis pas encore celle que je rêve.

La seule consolation des retours est d'espérer que les départs nous ont fait grandir. Que nous parviendrons à garder un peu de cette force et de cette paix que nous avons découvertes ailleurs.

Et si revenir était un mot plus beau que partir ?

Une rupture m'attend à chacun de mes retours. La route a lavé mon regard, a déchiré la toile d'araignée dans laquelle je me débattais. Après avoir connu un si grand dénuement, je ne m'encombre plus. Les amours de passage ne résistent pas au désert. Je voudrais garder plus longtemps cette douceur, ces caresses, mais je me sépare de tout ce dont je peux me passer. Je ne le choisis pas, cela s'impose.

On revient toujours plus seul d'un voyage au long cours. Il est impossible de partager ce que l'on a vécu. On est condamné à un nouvel isolement intérieur, peuplé d'histoires. De retour à Paris après de longs mois de marche, l'écrivain voyageur Sylvain Tesson s'exclame : « C'était super, chouette, génial ! » Une façon de dire : « Malgré tous mes efforts, tu ne pourras jamais comprendre. » Et c'est vrai. Pourtant la route se dévoile par bribes, un geste, une anecdote au détour d'une phrase et l'on ressent juste un peu, par fulgurance, ce que l'autre a pu vivre. Et dont il garde la trace pour toujours.

Fuir

« Les hommes sont comme les pommes : quand on les entasse, ils pourrissent »

Mirabeau.

Je ne parvenais pas à revenir de l'Azalaï. Dès mon retour, je partis en Algérie pour un reportage, avant de rêver à d'autres destinations. Ma vie à Paris devenait vite insoutenable. Je jouais le jeu. Et brassais du vent. J'étais à cheval entre deux mondes. Celui qui m'avait vue naître et celui auquel j'aspirais.

Dans cette errance, je décidai d'aller vivre auprès de contrebandiers dans le Nord Mali à la frontière de l'Algérie. Pour quitter mon univers

et calmer mes rêves. Ce départ n'était pas une quête, mais une fuite.

Le vagabond ne se contente pas de quitter l'ordre dans lequel il a grandi, il part découvrir d'autres façons d'appréhender le monde. Pourquoi ne fuirait-il pas une vie qui ne lui ressemble pas ? Pourquoi rester à tout prix ? Rien de grand ne s'est fait sans rupture.

Partir demande parfois plus de courage que rester. On s'enlise avec la bonne conscience de souffrir comme tout le monde. On se convainc qu'il est normal de s'éteindre à petit feu car on n'est pas les seuls.

Les vagabonds ont une lueur dans les yeux qui excite la jalousie et le désir. Ceux-là mêmes qui fabriquent leurs chaînes du matin au soir crachent sur ces êtres libres voués à la solitude. Or, nous sommes tous seuls. Et si le voyageur est un rêveur, il ne se berce pas d'illusions.

Knulp et Goldmund font battre le cœur de toutes les femmes qu'ils croisent. Elles trompent leur mari sans hésiter pour aller se blottir dans les bras de ces hommes qui sentent le grand air. Face à ces êtres solaires, leurs petits maris bien

gentils ne font pas le poids. De la poudre d'escampette pour oublier une vie de chaussons. Elles ne quittent jamais leur époux, mais cherchent seulement un peu d'évasion. C'est d'ailleurs tout ce que le vagabond peut leur offrir.

Depuis des siècles, le voyageur est d'abord un conteur, un homme qui balade le rêve avec lui et offre une virée dans l'inconnu. Les sédentaires qui sentent confusément la menace condamnent ces heures vouées à rien, juste à la route et au temps qui passe. Pourtant, pas une fois le vagabond n'envie l'existence de ses hôtes. Très vite, les refuges prennent des allures de prison dorée. Cependant, à l'heure de sa mort, il interrogera son existence qui ne possède rien. Ses questions sont vaines. Il n'avait pas le choix. Sa nature le poussait sur la route. Il l'a écoutée.

Ni le sédentaire ni le vagabond n'ont raison. L'essentiel est d'avoir suivi la voie de son âme. Notre dernière pensée résume une vie. J'aime espérer que le voyageur dise « merci » car il a su faire bon usage du monde. Toute son existence, il s'est préparé à cet arrachement final. L'invisible est peut-être le lieu rêvé qu'il a tant cherché sur les routes.

Après avoir goûté au silence des longues marches au rythme des chameaux, j'aspirais à découvrir l'autre face du Sahara. Moins noble, moins poétique, dangereuse. Si les nomades sont l'âme lumineuse du désert, les contrebandiers en sont le tourment. Ils ne sont pas guidés par les étoiles mais par les phares de leurs 4 x 4. Ils se moquent des pâturages et des puits, l'essence leur suffit. L'or blanc est remplacé par l'or noir. Nomades des temps modernes, ils ne songent qu'à passer la frontière.

La semaine avant mon départ, ma mère vint me voir à l'improviste pour me supplier de ne pas partir. Elle me demanda si je tenais à la vie, chercha des arguments qui restèrent sans écho. Elle partit battue. Puis mon père me convoqua à son bureau et prit le relais. Sans succès. Je voulais connaître le vrombissement des moteurs, la tension des hommes qui roulent jour et nuit pour semer les patrouilles algériennes. Cette région était une « zone vie », un lieu de repli pour les hommes du GSPC, une filiale d'Al Qaida. Je ne cherchais pas à me confronter à la beauté du monde, mais à son ombre.

Au lieu d'aller à Hallil, le plus grand repaire de la contrebande saharienne, je me retrouvais

à Tessalit, une oasis luxuriante. Badi, mon guide, ne semblait plus décidé à risquer ce voyage avec moi. Le premier jour, il me répétait : « Pas de problème. » Sur place, tout devenait un problème.

Je campais dans un jardin avec Badi et le jardinier qui fumait du haschich du matin au soir, en planant, béat au milieu de ses salades. Le désert voulait m'enseigner la patience. Je ne parvenais pas à m'y résoudre.

Un soir, Badi cueillit pour moi une plante qu'il posa délicatement dans ma main. Il soutint que son effet était plus puissant que la cocaïne. Il ajouta que si je la mangeais, il y avait de grandes chances pour que je tente de le violer. Je ne le croyais pas. Il m'encouragea à essayer le soir même. Etrangement, je refusai.

Je tournais en rond dans ce jardin, soumise aux vagues explications de Badi. Toutes mes routes me semblaient fausses, aussi évanescentes qu'une bulle de savon. Ce qui m'avait tant poussé à partir restait une énigme. Une fuite ratée.

Tout ce que nous vivons a un sens. Notre réalité serait le reflet de notre monde intérieur.

Ce devait être un vrai chaos dans ma tête. Je cherchais un enseignement dans cette longue attente. J'avais déjà connu l'errance de Tombouctou, pourquoi la revivre encore ?

Jusqu'à ce jour, je m'étais toujours sentie appelée vers un destin. Mais lequel ? Pour l'instant, il se contentait de me broyer. Je n'avais pas de port d'attache. Où que j'aille, rien ne me retenait. Pas même l'amour.

Nous quittâmes enfin Tessalit pour le village d'Inabag, afin de rencontrer Mohammed qui se trouvait à la tête d'un énorme réseau de contrebande. Selon Badi, mon départ pour Hallil était entre ses mains.

Mohammed, un gros bonhomme, jovial et dur à la fois, fêta notre arrivée à neuf heures du matin en égorgeant un mouton. Nous le mangeâmes une heure après. Je dus raconter l'Azalaï afin de légitimer ma présence. Une fille qui marche jusqu'à Taoudenni peut être assez tordue pour rouler jusqu'à Hallil.

Très vite, Mohammed m'avoua ne pas connaître les gens du GSPC tout en me proposant de les rencontrer. Puis il m'assura que, depuis la révolution touarègue, ils ne portaient

plus d'armes en signe de paix. Nous roulions pourtant avec une kalachnikov sous le siège de notre 4 x 4. Pas une voiture qui n'en fût équipée.

Mon séjour auprès des contrebandiers devenait un cauchemar d'errance près de Badi et de Mohammed. Avachis le jour, allongés la nuit, ils se donnaient des airs d'importance. Et s'ils avaient raison de vivre au ralenti ? Peut-être étais-je venue pour apprendre à m'ennuyer.

Qu'allons-nous chercher ailleurs que l'on pourrait trouver dans nos vies quotidiennes ? Un souffle nouveau ? Il est au coin de la rue pour celui qui sait voir. D'autres chemins de vie ? On peut les trouver en soi si l'on sait écouter son cœur. On ne sait pas. Il y a trop d'obstacles entre notre conscience et notre cœur. Trop de bruit, trop de divertissements, d'habitudes, trop de mécanismes de pensées. Il est impossible d'écouter notre voix intérieure si nous ne nous mettons pas à l'écart. Cela est devenu encore plus difficile à notre époque. Internet, les portables nous permettent de rester branchés partout dans le monde.

Mohammed et Badi passaient leurs journées à laisser des messages codés de leurs téléphones

satellites puis jetaient la puce pour ne pas se faire repérer par les Américains. Le village perdu où j'avais échoué semblait être la plaque tournante d'un commerce intense. La solitude du désert devenait un mythe.

Etre injoignable est un luxe que l'on ne sait plus s'offrir. Je me souviens de notre déception avec des amis dans le désert du Gourara en Algérie. Après plusieurs jours de marche, l'un de nous eut la mauvaise idée d'allumer son portable. Il captait. Nous pensions être loin de tout. Malgré nos récriminations, nous nous sommes tous emparés de nos téléphones. Des esclaves.

Impossible de fuir. La tentation d'écouter ses messages ou de se connecter à Internet est souvent la plus forte. Certains bouts de terre sont encore épargnés par cette chaîne invisible qui nous relie au monde à tout instant. Une condamnation à perpétuité.

Un soir, Badi m'emmena dans un campement touareg pour aller danser. Les hommes avaient installé des tapis qui formaient un enclos. A la batterie d'un 4 x 4, ils avaient branché un transistor. Les Touareg étaient assis en rond et se

saoulaient au thé à la menthe. Un meneur puant le parfum bon marché choisissait un couple qui devait danser face à face sur une musique techno touarègue inaudible. Ils ne semblaient pas s'amuser, mais plutôt s'ennuyer en quête d'un rythme qui ferait le lien entre leur époque et leurs racines. Les femmes ululaient pour égayer ces danses qui cherchaient un sens.

Dans un coin, à l'extérieur du cercle, une petite esclave faisait passer les verres de thé avant de se blottir contre un pilier de bois. Elle dansait seule, n'avait pas le droit aux tapis, ni aux regards des hommes. Une ombre. Quand elle ne travaillait pas, elle encomrait. Sans retenir un regard, elle seule pourtant habitait son corps. Petite sauvage qui savait mieux que personne vivre entre ciel et terre. Petite âme qui nous ressemble, seule avec sa danse et ses rêves.

Un jour, enfin, Mohammed me mit solennellement la main sur l'épaule pour m'annoncer que je pouvais aller à Hallil. Il semblait m'offrir les clés du paradis.

Lorsque nous fûmes arrivés à destination, mon guide m'ordonna d'attendre dans le 4 x 4.

Il devait demander au chef du village l'autorisation de me faire découvrir leur repaire. Je restai donc enfermée dans la voiture, scrutée par les passants. Leurs regards hostiles s'interrogeaient sur les raisons de ma présence parmi eux. Je me posais la même question.

Enfin, mon guide me permit de sortir de la voiture. Je pénétrai dans la maison du chef du village où se réunissaient les contrebandiers de passage. Des dizaines de regards se tournèrent vers moi dans un grand silence. Je souriais un peu bêtement pour masquer ma gêne. Ces hommes ne ressemblaient pas aux nomades du sel. Des visages émaciés, mal rasés, blafards. Ils ne respiraient pas la misère, mais la peur.

Le chef me fit signe de m'asseoir dans un coin et les discussions reprirent à voix basse. Chaque jour ici, il est question de survie. Les avions algériens sillonnent le désert pour repérer les contrebandiers. S'ils sont pris, des années de prison, la ruine. Ce n'est pas une vie. C'est leur vie. Un seul but : franchir la frontière et gagner assez d'argent pour acheter des 4 x 4. J'étais loin de mes fantasmes de désert mystique sous les étoiles. Alors que dans ma caravane on scru-

tait le ciel pour se diriger, dans ce village on l'oubliait. Pas de feux, pas de chameaux, pas de chants, juste le vrombissement des moteurs. Je découvrais la tension et la peur qui peuvent régner dans cette terre de silence. Ici, il n'apaise pas, il inquiète.

A Hallil, on ne fait que passer. Ceux qui ont le malheur d'y habiter sont des errants sédentaires, des déracinés. Leur famille vit en brousse ou dans d'autres villages. La solitude pèse, oppressante, sans le support d'une oasis.

Le chef du village, un gros bonhomme aux yeux brillant de malice, est le fondateur de ce carrefour à la frontière de l'Algérie. Cet ancien meneur de la rébellion touarègue s'était reconverti dans la contrebande. Le commerce avait débuté dans une petite maison. Désormais, des hangars sont bâtis par dizaines chaque année. Un empire improbable dans cette terre assoiffée. Un salon de coiffure recouvert de photos de femmes accueille les hommes en transit. Les mères et les petites filles se cachent. Jour et nuit, camions et 4 x 4 chargent et déchargent une marchandise illégale pour les Algériens, bienvenue pour les Maliens. Le chef du village mentait

beaucoup sur son activité, refusant de parler des trafics de cigarettes qui enrichissent la région.

Que voulais-je me prouver en entreprenant ce voyage ? Ce n'était plus la mort de mon frère qui m'avait poussée sur les routes. J'avais appris à vivre avec son silence, à déceler sa présence invisible. Je cherchais à combler un autre vide. Un amour impossible qui m'obsédait encore alors que je tentais de reconstruire ma vie. Un homme que je ne parvenais pas à fuir, ni dans mes amours, ni dans les voyages. Il me soutenait et m'accompagnait pour s'excuser de m'embrasser sans m'aimer. Sa chaleur et sa distance me murmuraient : ni avec toi ni sans toi. Et je quittais les hommes qui m'aimaient. Je m'étais construite avec cette blessure. J'avais la sensation qu'elle était devenue ma force. Pas de plus grandes amours que les histoires impossibles car la réalité ne vient pas briser les rêves.

On ne fuit rien dans le désert. La route nous ramène toujours à nous-mêmes.

Taoudenni, Hallil, je cherchais des lieux de souffrance. Était-ce pour taire la mienne ? J'aspirais à vivre au milieu d'hommes qui me

rejetaient. Pourquoi m'imposer ces épreuves ? La dureté me blessait moins que la douceur. Je pensais avoir guéri de la mort de mon frère, l'avoir acceptée. Je n'en étais plus si sûre. Je ne me sentais pas digne d'être heureuse. Dans la douleur, il est plus facile de se sentir exister.

Cette nuit-là, à Hallil, tandis que je dormais dans le réduit d'une maison de contrebande, cette nuit-là, où les bruits des moteurs brisaient le silence, où les phares des 4 × 4 effaçaient les étoiles, je compris que j'aimais cet homme qui m'avait jetée sur les routes car il ne m'aimait pas. Malgré les apparences, j'avais choisi la voie de la facilité : aimer une chimère.

Pascal soutient dans ses *Pensées* que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre ». La tragédie de l'être humain serait au contraire d'avoir acquis cette sagesse-là dès la petite enfance. Que nous soyons forcés de fuir notre maison, taraudés par le démon de l'ailleurs, est peut-être la plus belle chose qui puisse nous arriver. Notre âme nous attend hors des frontières. Physiques ou intérieures.

Quand nos jambes ne nous porteront plus, nous pourrons nous asseoir face à la fenêtre de notre chambre et écouter tous ces chants d'ailleurs qui résonnent encore en nous. Plus de tristesse, ni d'amertume, ni de feu incompris. Nous découvrirons alors que nous avons fait le tour du monde pour pouvoir rester assis face à la fenêtre sans souffrir.

A mon retour de Hallil, Mohammed me prit dans ses bras en s'exclamant que j'étais des leurs. J'avais su me glisser dans la vie du village pendant quelques jours; désormais, je pouvais lui demander ce que je voulais. Je me surpris à imaginer que le désert parlait à travers lui, que je ne serais plus jamais une étrangère en son sein. Je me trompais. Je restais partout une étrangère. Je passais trop vite et n'avais pas le temps d'aimer. Je pensais vivre avec une frénésie qui ne menait à rien. Erreur. A ces blessures, je dois les plus belles heures de mon existence.

Au retour de mon séjour auprès des contrebandiers, je ne savais plus que faire de ma vie. Toutes les réponses que je trouvais étaient

confondantes de niaiserie. Je masquais mon errance par de belles paroles qui ne résistaient pas à la nuit.

Je voulais que ma vie soit une offrande, comme ceux qui vont au supplice en chantant. C'est à ce chant-là que j'aspirais. Le chant de la dernière heure qui peut durer toute une vie. Mais j'avais la gorge nouée. Je craignais que cette lumière à laquelle j'aspirais soit une insulte à la souffrance de mon frère.

Les premiers grands voyages comme les premiers pas sur un chemin initiatique provoquent un immense désordre intérieur. J'ignorais à quoi m'accrocher pour me reconstruire. Je traversais un passage nécessaire. La force qui me ferait de nouveau avancer me donnerait des ailes. Ces ailes enfin trouvées, je les perds souvent. Pourtant, toujours, je fais le pas qui me remettra en route. Et Thoreau m'y encourage : « Chaque homme doit incarner une force totalement irrésistible. Comment, diable, un homme qui ose totalement *être* pourrait-il se montrer faible ? »
Totalement *être*, c'est l'histoire d'une vie.

Tous ces voyages, censés me faire toucher la lumière, me tiraient vers le fond. J'ignorais que

c'était normal. Pas de métamorphose sans douleur. La lucidité au prix de la légèreté. Je m'enlisais dans un livre que je n'arrivais pas à écrire, dans des amours que je ne parvenais pas à vivre. Je cherchais un sens. Un autre voyage, un autre rêve. Rien ne m'appelait ni ne me retenait. A quoi bon partir encore et revenir en ne rêvant que de partir ? Comme mon frère, je ne me sentais pas d'ici. Il avait choisi le ciel. J'avais choisi l'ailleurs.

Quand les sédentaires se confortent dans la morosité et se rassurent en regardant leur entourage doucement désespéré, les vagabonds osent la rupture. Cette tension et cette anxiété dans lesquelles sombre la société ne sont pas incurables. Les dévoreurs d'horizon ou les solitaires dans leur cabane clament haut et fort qu'une autre existence est possible. Ils refusent de glisser avec les autres. Cet acte de résistance passe parfois par la solitude, la pauvreté et le vertige. Cette lueur dans le regard, cette marque des vagabonds, on ne la porte qu'après un long chemin de dépouillement, de larmes et de sang. C'est la peur de souffrir qui nous enlise. Or,

comme la souffrance est inévitable, mieux vaut qu'elle serve un idéal.

Beaucoup préfèrent creuser leur tombe avec leurs larmes que renoncer à leurs repères. Ils se contentent de bouées de sauvetage quand ils pourraient nager vers la côte. Pour se sauver du naufrage, ils doivent se défaire de leurs vêtements, de leurs biens, de leurs peurs, s'alléger. On arrive toujours nu face à son rêve.

Les vagabonds n'ont rien à perdre, sauf leur âme. Elle est tout ce qu'il leur reste. Alors ils en prennent soin. Aucun conseil, aucune morale ne les protège d'eux-mêmes. Ils savent que chaque route est différente car elle est le reflet d'un rapport unique entre soi et le monde. Ils n'écoutent que cette injonction : « Je fais ce que je suis. » Cette force-là, il ne tient qu'à nous de la réveiller en mettant du cœur dans chacun de nos actes. Pour le sage, pas un geste qui ne soit dépourvu de sens. Dieu réside dans les détails.

Ernst Jünger, écrivain allemand du XX^e siècle, à la fois acteur et témoin de son époque, avait décidé très jeune d'entrer de plain-pied dans la vie. Dans *Jeux africains*, il évoque son désir de

partir vers des contrées nouvelles, de quitter cette existence plate qui le dégoûtait chaque jour un peu plus. Mais son lit douillet et le lait chaud qui l'attendait chaque matin le retenaient. « On ne connaît la puissance de l'ordre social que lorsqu'on en est sorti, et que les choses auxquelles on fait d'ordinaire attention nous lient bien davantage qu'on ne pense. » Oui, on ignore nos liens tant qu'on ne les a pas arrachés.

Jünger finit par s'enfuir et s'enrôler dans la Légion étrangère pour découvrir l'Afrique. Sous la pression de son père, il reviendra rapidement chez lui et s'affligera d'avoir à battre retraite, à « vivre comme tout le monde ». Son heure n'avait pas encore sonné. Mais il est parti assez loin pour comprendre que le quotidien enchaîne comme une pieuvre invisible. Il faut beaucoup de courage pour s'évader de la prison que l'on s'est évertué à construire. Beaucoup de force aussi pour revenir sans souffrir.

Je cherchais comme une perdue des images, des sensations, des signes qui m'aideraient à me réajuster, à écrire, à donner enfin ma voix. Le souvenir d'un violoncelliste me hantait. Il jouait

les yeux fermés. Avant d'émettre un son, il caressait doucement son instrument. La peau blanche, les doigts fins, il ressemblait à un ange condamné. En ouvrant les yeux, il prit le risque de laisser la grâce s'envoler. Moi aussi j'ouvrais les yeux et perdais la grâce.

Je ressemblais à ces églises abandonnées que l'Esprit et l'amour ont désertées, mais qui portent encore un souffle. Un mystère erre, ne sachant que viser. L'étincelle a disparu. Chercher le moyen de ne pas tomber en ruine.

Et si on voyageait pour trouver de bonnes raisons de ne pas se suicider ?

Je pensais souvent aux scarifications des tribus africaines. Moi aussi je voulais tracer sur ma peau l'empreinte de la souffrance. On me disait rayonnante, j'étais tailladée.

Une seule issue : partir au couvent.

Nous ne prenons pas la route par amour des hommes. Si les voyageurs partaient pour aimer des êtres nécessaires, ils resteraient auprès d'eux. Les amours de voyage sont plus exaltants que ceux de la vie quotidienne car ils n'engagent à rien. Dans tout départ, il y a forcément

une fuite des hommes et de leur société. L'aveu que l'on s'ennuie auprès d'eux et que l'on cherche dans d'autres regards un peu de souffle. Et s'il disparaît, on plie bagage. Le vagabond aime sans attaches. Il ne traverse pas les frontières pour se lier aux hommes mais pour partager avec eux ce qu'ils ont de meilleur avant de partir. L'éphémère est un garant d'intensité.

En choisissant de vivre dans une cabane, le solitaire montre à la société qu'il peut se passer d'elle, qu'elle ne lui propose rien de plus fort que la solitude. Dans *Les Forêts de Sibérie*, Sylvain Tesson raconte son isolement pendant six mois dans une cabane au bord du lac Baïkal. La mésange qui se pose chaque matin au bord de sa fenêtre, la tendresse de ses deux chiens, ses livres, le lac, la forêt, la vodka et les cigares lui sont une compagnie suffisante. « Rien ne me manque de ma vie d'avant. Cette évidence me traverse alors que j'étale du miel sur mes blinis. Rien. Ni mes biens, ni les miens. Cette idée n'est pas rassurante. Quitte-t-on si facilement les habits ajustés à ses trente-huit ans de vie ? On dispose de tout ce qu'il faut lorsqu'on organise

sa vie autour de l'idée de ne rien posséder. » Il peut se passer de tout car il se sait aimé et attendu. Ses liens ne sont pas matériels. La route lui a appris à aimer sans besoins. Pourtant, même s'il a épousé cette terre de glace, même s'il parle à ses chiens, même s'il n'a pas besoin de trinquer pour se saouler, même si la caresse du soleil devient une main chérie, même s'il a appris à s'asseoir en silence devant une fenêtre, il reste un animal social. Après trois mois de cabane, il s'exclame : « Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer. » De retour à Paris, il entre avec ivresse dans la ronde des hommes. Son appartement n'est pas un nid isolé, mais une porte ouverte sous les toits. Comment peut-on à la fois rejeter les hommes et les accueillir sans restriction ? Peut-être a-t-il besoin de remonter à la surface pour s'échapper. Une autre façon de voyager chez soi : laisser le monde entrer par la porte.

Depuis mes voyages dans le désert, j'ai de plus en plus de mal à vivre au milieu des autres. Plus de quatre personnes réunies, et on joue un

rôle. Seuls les face-à-face ne mentent pas. Tant de personnes augmentent notre solitude.

Ma mère regrette que ma quête ne me tourne pas plus vers les hommes. Mais nous sommes le point de départ de toutes nos relations. Et si notre âme est vrillée, nous ne pouvons rien partager d'essentiel. Lorsqu'on me reproche ma distance, quand j'interroge ma solitude, je reviens à ces mots de Thoreau dans *Je suis simplement ce que je suis* : « Plus que jamais, je trouve qu'il n'y a rien à gagner à entretenir un commerce régulier avec les hommes. Cela revient à semer le vent sans même récolter la tempête, rien qu'un calme et une inertie dépourvus d'intérêt. Nos conversations ne sont qu'interminables spéculations creuses et polies [...]. Tout cela serait plus respectable si les hommes étaient des géants du désespoir et non des Pygmées désespérés. »

Mon amie Alexia prétend que je suis un tyran du sublime. Car lorsque le soleil d'automne se couche sur la falaise de Sarah Bernhardt à Belle-Ile-en-Mer, quand le petit phare s'allume et balaie le crépuscule, quand les mouettes s'envolent vers la nuit, je ne comprends pas que l'on puisse rester sur un canapé à discuter mollement. Comment peut-on préférer le confort à

la magie ? J'ai rencontré peu d'êtres plus puissants que l'horizon.

Dans son *Traité du rebelle*, Jünger évoque le recours aux forêts comme seule issue pour s'abstraire d'un système lourd ou contraignant. L'homme qui a recours aux forêts est un saltimbanque de l'âme. Il est assez libre pour s'évader par la pensée ou dans ses actes. Il est un rebelle car la société n'a pas d'emprise sur lui. Il balade avec lui un petit coin de paradis inatteignable. Il est à la fois dans le monde et hors du monde. Sa vie est sauvée car à chaque instant une autre dimension lui est offerte. Tous ceux qui savent avoir recours aux forêts intérieures ou physiques ont un point commun : ils portent la marque des vagabonds, cette lueur dans les yeux qui dit leur liberté. A tout moment ils peuvent s'échapper de l'autre côté du miroir. Ce sont des alchimistes qui donnent à la banalité des airs d'exception. Par sa présence solaire, le vagabond n'est pas seulement un passant, mais aussi un passeur.

Rien ne peut atteindre l'être qui a décidé de faire de sa vie un grand œuvre. Dans le film de

Roberto Benigni *La vie est belle*, le héros transforme le camp de concentration en un immense jeu dont son fils est le protagoniste. Il est un rebelle, car l'horreur n'a pas raison de lui.

Le destin d'un homme dépend de ce qu'il pense de lui-même. Il a le choix de ne pas subir sa vie. Comme ce prisonnier qui dit avoir marché de Paris jusqu'à Saïgon à travers les barreaux. Il a compté chaque jour ses pas dans sa cellule. Ils sont devenus des kilomètres, puis un voyage au long cours.

Ainsi, le vagabond n'est pas seulement celui qui prend la route mais celui qui prend son âme en main. Il sait que la vie extérieure est le reflet de sa vie intérieure, alors il soigne ses journées comme s'il partait en pèlerinage vers la beauté. A son insu, il a reçu en chemin l'enseignement des bouddhistes : « Fais attention à tes pensées car elles deviennent des paroles. Fais attention à tes paroles car elles deviennent des actes. Fais attention à tes actes car ils deviennent des habitudes. Fais attention à tes habitudes car elles deviennent un destin. »

Si autrefois ces marchands de rêve baladaient leurs histoires de village en village et portaient

ainsi la mémoire d'un peuple, désormais nous n'avons plus besoin d'eux. Les livres ont volé leur voix. Comment comprendre son passage parmi les hommes lorsqu'on n'a laissé aucune trace ? C'est la question ultime de Knulp au seuil de sa mort. Il avoue à Dieu que sa vie d'errance n'a servi à rien. Dieu lui montre qu'il a vécu avec intensité et cela suffit : « Ne vois-tu pas qu'il fallait que tu sois un vagabond et un écervelé pour pouvoir porter partout où tu allais un peu de la folie et du rire d'un enfant ? Pour que partout les hommes t'aient un peu, se moquent de toi et te soient reconnaissants ? » Knulp ne se laisse pas convaincre. Selon lui, il n'est pas devenu un homme. Dieu insiste : « Je t'ai pris tel que tu étais. En mon nom, tu as vagabondé, tu as communiqué aux sédentaires un peu de ton besoin de liberté. En mon nom, tu as fait des bêtises, tu t'es attiré des moqueries ; c'est moi-même dont on s'est moqué en toi et qu'on a aimé en toi. Car tu es mon enfant et mon frère et un morceau de moi-même et tu n'as goûté à rien et souffert de rien que je n'aie goûté et souffert. » Comme tous les êtres voués à Dieu, les vagabonds sont au-delà de la morale car ils vivent

selon les lois de l'être et non selon celles des hommes. Ils sont des anges qui passent, sans attaches, condamnés à voler. Il est peut-être plus facile de n'être qu'un homme.

Tous les grands voyageurs connaissent cet incendie de l'âme qui pour ne pas se consumer elle-même se réfugie dans l'horizon. Il n'est alors pas question d'assurance-vie, de retraite, d'économie ou d'épargne. Ils ne s'épargnent pas eux-mêmes, se dépensent sans compter. Leur vie est une offrande. Non à Dieu directement mais à sa création.

Ils ont simplifié leur existence à l'extrême, mais celle-ci n'est jamais simple. Aucun amour ne fait le poids face à leurs rêves. A moins qu'ils ne soient impossibles. Leurs corps portent vite les stigmates d'une vie au grand air. La maladie, l'alcool ou la solitude leur tombe dessus comme une sanction. Les bourgeois bien au chaud se gargarisent : « On vous avait bien dit que vous finiriez mal ! » Il vaut mieux finir mal que ne pas avoir commencé à vivre.

Je pense souvent à ces mots de Kerouac dans *Les Clochards célestes* : « Tous ces ratés sédentaires assis sur leurs oreillers ne peuvent

entendre le cri du triomphe du vainqueur des montagnes ; ils ne le méritent pas. » Et si ce cri-là justifiait une vie ?

Qu'est-ce qui justifie une vie ? Avoir créé une œuvre ? Elle sera sûrement ignorée. Avoir fondé une famille ? Vos descendants vous oublieront. Vous n'avez été que le maillon d'une chaîne biologique. L'amour ? Il passe. Avoir laissé une trace ? Le temps l'efface. Le seul sens que j'ai trouvé, c'est d'accomplir sa condition d'homme, relié à la terre et au mystère. Donner au monde un amour spirituel, sans ego, détaché du matériel. Pour aimer vraiment. Ne viser rien d'autre que son propre rayonnement. Comme le soleil qui se contente de briller et, à son insu, donne la vie.

Pour Cioran, « le philosophe est préoccupé d'avancer toujours vers un plus haut degré d'insécurité ». Il en est de même du vagabond, drogué aux vertiges. La seule question qui le taraude : comment aller plus loin encore ? L'un a abîmé ses yeux dans les livres, l'autre son corps sur la route ou sa pensée dans ses rêves, mais tous deux visent la même chose : une

pénétration plus profonde de l'univers. Le sage les regarde s'agiter. Il attend de voir s'allumer dans leur regard cette lueur qui les aura éveillés et éteint leur propre brasier. En attendant cet instant, philosophes et vagabonds aspirent au vertige, martyrs de leur quête.

La cabane peut être le recours aux forêts des sédentaires. Chacun est libre de trouver un petit bout de terre qui lui ressemble, que ce soit au sein même de sa maison, à la campagne, sur un terrain vague ou dans son esprit. Dans une cabane nous nous sentons protégés du monde, à la fois ici et ailleurs, car notre univers intérieur a construit des remparts.

Petit garçon, Paul-Emile Victor avait aménagé une « caverne » dans une grotte artificielle située dans le jardin de la villa où il habitait. Il y lisait Jack London en écoutant *La Truite* de Schubert tirée d'une boîte à musique. Quand il revenait de sa « caverne », sa mère disait à son père qu'il rentrait de voyage...

J'ai toujours réussi à me construire des cabanes. Des loges secrètes inaccessibles dont personne n'avait les clés. Un petit coin de vie où

s'évader en paix. Un antre sacré car je l'ai inventé. J'avais besoin d'échapper aux règles de la famille, de respirer en marge des autres. Mais je ne m'installais pas dans ces refuges, sinon ils seraient devenus ma maison. Même lorsque je vis seule, un bout de mon appartement se transforme en cabane. C'est la seule solution que j'ai trouvée pour prendre la poudre d'escampette en attendant de repartir sur les routes. A la suite des marchands de rêve.

Libres

« Essayez d'être libres : vous mourrez de faim. »

Cioran.

J'écris ces pages, seule dans une maison à Belle-Ile-en-Mer. Ce matin, face au lever du soleil sur la falaise, je rêvais de ne pas allumer mon ordinateur, de profiter de cette belle journée d'automne pour sillonner l'île. De retour dans ma chambre, je n'ai pas eu le courage de tout envoyer valser. Trop tôt, pas le bon moment. Pourtant, cette lumière magique, le cri des mouettes, les bateaux qui partaient doucement sur l'océan clamaient que rien n'a plus d'importance que de s'engouffrer dans cette beauté. J'ai allumé mon ordinateur.

Et je me demande si je suis libre.

Cette question m'a hantée pendant de nombreuses années. Je vivais de voyage et d'écriture, je parlais quand c'était nécessaire, aucun amour ne me retenait. J'étais libre. Pourtant je ne l'étais pas. A l'issue de chaque voyage, j'étais tenaillée par un immense sentiment de vanité. Après l'ivresse des départs, la gueule de bois des retours. J'ignorais comment habiter ce vide intérieur, comment peupler mes journées. Il est plus facile d'être débordé pour ne pas se retrouver seul face à soi-même. J'enviais ceux qui ont une vie toute tracée, noyée dans les responsabilités. Ne pas avoir à se demander chaque matin comment rendre productives et belles les heures à venir. Merveilleuse illusion que nos journées ont un sens parce qu'elles sont bien remplies.

Ce soir-là, à Belle-Ile, j'ai relu des passages du *Traité du rebelle* de Jünger. « Dans quelle mesure la liberté est-elle souhaitable ? A-t-elle seulement un sens au sein de notre situation historique, telle qu'elle se manifeste ? N'est-ce donc pas un mérite particulier, et que l'on dédaigne à trop bon compte, un mérite propre à l'homme de

ce temps que de savoir se passer en grande partie de la liberté ? » En dehors des sages, des vagabonds, des artistes et des philosophes, qui, à notre époque, cherche à être libre ? Plus la technique avance, plus nous sommes dépendants.

Depuis des siècles, nous imaginons de nouvelles drogues. Il suffit de quelques jours dans le désert pour comprendre à quel point nous sommes esclaves du système contre lequel nous nous insurgons. La retraite plonge les travailleurs dans de violentes dépressions. Une journée sans obligation, c'est l'errance et le vertige.

En Inde, chez les brahmines, la caste des prêtres, l'âge de la retraite n'est pas le temps du jardinage ou des voyages organisés, mais celui de la forêt. Ils se consacrent à la prière, coupés du monde. En Chine, se retirer dans une cabane marque l'éclosion d'une vie. Un temps pour construire, un temps pour être. Lorsqu'on ne sait pas exister par soi-même, en dehors du devoir, on s'effondre.

Un disciple demande un jour à un sage comment atteindre la libération. Celui-ci répond : « Ne rien faire. » Une des pires épreuves qui nous soient imposées. Nous ne voulons pas de cette

liberté chérie. Nous la craignons. Il faut avoir accompli un long chemin intérieur pour devenir libres, car il s'agit d'un mode d'existence, d'une forme de résistance qui s'éprouve dans chaque instant. Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche nous met en garde : « Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave, qu'il soit d'ailleurs ce qu'il veut : politique, marchand, fonctionnaire, érudit. » L'homme moderne s'interroge : « Que faire de tout ce temps libre ? » Le vagabond lui répond : « Marche », l'artiste : « Rêve », l'enfant : « Joue » et le sage : « Médite ».

La liberté du voyageur est vertigineuse. Il doit faire appel à sa propre énergie pour marcher encore malgré les pieds écorchés, y croire encore dans la solitude, trouver un sens à cette souffrance du corps. Esclave de la route, celle-ci lui impose sa loi. Elle est sans pitié. Le moindre faux pas, une gourde mal fermée, une carte perdue, une nourriture insuffisante, une blessure mal soignée et le voyage s'achève. La route est un bourreau sans merci. Notre force intérieure est la seule arme que l'on puisse lui opposer.

On n'obéit jamais autant que dans le désert. La caravane suit des règles très strictes dictées par le rythme des chameaux. Les hommes n'ont droit qu'à une certaine quantité d'eau et de nourriture. On est forcé de suivre les traces du guide. Pas de chemins de traverse, car il n'y a pas de routes. S'éloigner, c'est se perdre. Rigueur et obéissance. La mine de Taoudenni est un baignoire sans barreaux. Le désert suffit à dissuader les prisonniers de s'échapper.

Même lorsque nous brisons nos propres chaînes, nous restons soumis à la nature. La route nous apprend à mettre notre liberté au service d'une cause supérieure. Un sommet. Une oasis. Une cité interdite. Dieu. Peut-être notre unique liberté consiste-t-elle à choisir notre esclavage.

Seuls les sages parviennent à s'abstraire des lois de l'univers. Non parce qu'ils l'ont rejeté mais parce qu'ils ont pénétré son mystère après s'être soumis à ses règles. Pour se libérer du poids de la terre, il s'agirait donc d'abord de lui appartenir totalement, de briser les limites qui nous séparent de sa puissance. Cette libération n'est donnée qu'à certains, après des années de

rigueur et d'ascèse. Comment être libre sans être un saint ? Pour l'instant, je n'ai pas trouvé d'autres voies que la sainteté. Seul l'absolu peut briser nos chaînes.

Au retour de mon séjour auprès des contrebandiers, j'entrai dans une telle errance que je ne songeais même plus à partir. J'avais appris à parler au silence de mon frère, j'avais compris ma fuite, et maintenant ? Je devais me tourner vers une autre forme de liberté. Aucun départ ne me libérerait de moi-même. J'aspirais à un autre voyage : celui de l'esprit. Je partis donc au couvent.

Je décidai de vivre avec cinq contemplatives françaises dans la jungle en Guinée-Conakry. Je voulais comprendre le désir d'absolu de ces femmes qui prient Dieu au milieu des tam-tams, isolées en pays musulman. Elles au moins connaissaient la grâce d'être portées par un sens. J'allais passer un mois auprès d'elles.

Mon père était enchanté de cette décision, heureux que je revienne enfin aux valeurs qu'il m'avait transmises. Ma sœur se moquait de moi car depuis la disparition de notre frère, je

n'entrais plus dans les églises. Ma mère était inquiète. Elle redoutait que je prenne le voile. Dieu est souvent le refuge de ces ailleurs qui nous hantent.

Ces religieuses vivaient en pleine brousse, naufragées dans cette terre carnivore en pleine saison des pluies. Une chapelle, leurs cellules, la maison pour accueillir les visiteurs et un immense poulailler constituaient leur royaume. Le monastère n'avait pas besoin de barrières, il était clôturé par un mur de verdure.

J'assistais à tous les offices. Pourtant, je ne communiais plus. J'avais trop conscience de ce que cela représentait en soi et non pour moi. Impossible de me recueillir dans leur chapelle. Je ressentais plus la présence du divin en écoutant la nuit de la brousse qu'en allant aux vêpres.

Chaque matin, aux laudes, les sœurs commençaient l'office par : « Seigneur, viens à notre secours. » Sommes-nous à ce point perdus ? Elles chantaient parfois le Psaume 50 : « Moi, je suis né dans la faute, j'étais pécheur dès le sein de ma mère. » Vu sous cet angle, comment s'en sortir ? Se flageller et prier. Ce n'est pas ce que j'étais

venue chercher. Il n'y aurait donc aucune échappatoire à la souffrance puisque nous sommes « nés dans la faute ». J'avais fui ce langage en désertant les églises.

Mes voyages dans le désert m'avaient fait découvrir que notre nature profonde était d'abord lumineuse. Seulement elle est voilée par la culpabilité originelle insufflée par notre éducation judéo-chrétienne. Pour l'Église, ceux qui souffrent sont plus méritants ; pour la société, ils sont plus intéressants. Le vagabond ne fait pas de la douleur une posture ou une règle de vie. Il lui fait face puis s'en libère pour avancer. Elle fait partie du cycle de la vie. Une simple étape à franchir. L'épreuve des conquérants.

Comment ces religieuses faisaient-elles pour résister à la sensualité brute de cette jungle envoûtante ? Je les voyais discuter avec les Africains torsos nus, magnifiques, pleins de cette force tellurique propre aux êtres qui vivent avec la terre. Comment ne pas céder aux chants des sirènes ?

A la messe, une femme donnait le sein à son enfant. Lorsque celui-ci cessait de téter, la mère ne se souciait pas de couvrir sa poitrine tandis

que le prêtre brandissait le corps du Christ. Leur âme est une chair vibrante, la nôtre une vue de l'esprit.

Leur cycle de prière restait immuable tandis que les tam-tams s'emballaient au loin pendant les offices. Leur rythme fou semblait vous rappeler à l'ordre de la vibration première. Indomptée.

J'étais arrivée ivre de sensations et vivais avec des femmes qui restaient à l'écart du monde, fidèles à leur parole, au don de leur vie. Cette paix dont elles s'environnaient me révoltait. Je me cabrais comme un cheval sauvage pris au filet. J'avais cherché cette corde. Pour trouver une autre liberté.

Les sœurs me parlaient de Dieu, mais ne regardaient pas les étoiles. Peut-être n'avaient-elles plus besoin du ciel. Elles avaient trouvé un autre refuge. Je découvrais le voyage intérieur. Il me donnait des fourmis dans les pieds.

Au fil des jours, je calmait ma colère. Si ces femmes n'étaient pas habitées, leur vie serait intenable. Aucune échappatoire à elles-mêmes, aux regards de leurs congénères, à la conviction de leur foi. Je pensais souvent à cette phrase de

Thomas Merton : « La liberté est une chose de l'esprit et nous ne savons plus vivre que par nos corps. » Alors je m'interrogeais : suis-je plus libre qu'elles ? Je venais de passer des mois à m'enliser dans des questions existentielles, enfermée en moi-même. La liberté ne consisterait donc pas à suivre tous ses désirs mais à trouver en soi une certitude qui éveille, une paix qui dure et nous détache des aléas de l'existence. Amoureuses d'un silence, ces religieuses s'étaient extraites de l'engrenage de la matière, de la dépendance des sens. Elles étaient peut-être plus libres que moi qui vivais sans contraintes.

La nuit ruisselait. Je l'écoutais en écrivant à la lumière d'une pauvre bougie à travers la moustiquaire. J'étais prise dans les mailles du divin. Je ne pensais qu'à Dieu, le questionnais, l'insultais. A le fréquenter tous les jours, je ne touchais plus terre. Alors pour redescendre, je lisais Blondin et Miller tandis que les lampes à pétrole s'allumaient dans la nuit africaine comme des petites âmes. Puis je divaguais dans des vapeurs diluviennes tout en aspirant à une divine volupté. Pour l'instant, ascèse au couvent.

Je passais des heures à contempler la nature, la seule religion que je comprenne. Parfois j'allais rendre visite aux frères sénégalais qui cultivaient des champs non loin de notre monastère. Derrière l'autel de leur chapelle, une fenêtre ouvrait sur les montagnes et les palmiers. Cette vue valait toutes les icônes.

Après deux semaines auprès des sœurs, je ne posais plus le même regard sur mon existence. Je détectais de moins en moins les signes qui me parlaient de mon frère. Peut-être était-il entré dans la vie, et respirer suffisait à m'approcher de lui. Je lui promettais de ne plus le harceler avec ma souffrance. Mais je lui demandais de me tenir chaud, là, tout près. Que je sente, que je sache que l'invisible n'est qu'une vision de l'esprit. De quel droit pouvais-je m'accrocher au souvenir de ce corps dont il n'avait pas voulu ? Je lui gâchais sa mort en voulant retenir sa vie.

Un prêtre sénégalais se prit d'affection pour moi. Nous discussions souvent en marchant parmi les palmiers. Je lui avouai que j'avais trop souffert pour croire encore en Dieu, que les paroles de l'Eglise, trop dogmatiques, me révoltaient. Il

me répondit que ma vie entière cherchait Dieu. Pour lui, mes voyages étaient spirituels. Mes églises, je les trouvais dans le désert. Mes prières, je les disais dans le silence. Après un temps de réflexion, il ajouta : « En fait, vous seriez une parfaite religieuse. » J'étais d'accord, mais dans un monastère de moines.

C'était la première fois qu'un prêtre me tenait un langage si profondément spirituel, hors du dogme. Je me croyais en révolte contre Dieu, il me fit comprendre qu'au contraire je l'approchais dans ma quête. Il me réconcilia avec le mystère. Je découvrais une autre foi, plus intime, plus solitaire. Je n'allais plus à la messe, mais je tentais de faire de chaque jour une liturgie.

Pour saint Augustin il n'y a qu'une seule question : que choisit-on d'aimer ? Je ne savais plus. Je réalisais peu à peu que je me protégeais derrière cette frénésie de l'absolu pour me sentir exister. Je me persuadais que si ma vie était portée par un idéal (lequel ?), il était moins grave qu'elle soit solitaire. Aimer et faire des enfants donnent un sens. Pour un temps. S'il

n'y a pas une réalisation plus grande, on se retrouve toujours seuls et désarmés face à cette question : à quoi ai-je choisi de me donner ?

Pour certains, la vie est une réponse suffisante.

Un pêcheur africain se repose à l'ombre d'un palmier. Un Occidental le croise et l'encourage à travailler.

— Pour quoi faire ? répond le pêcheur.

— Pour gagner de l'argent.

— Pour quoi faire ?

— Pour habiter une belle maison.

— Et puis après ?

— Avoir une grande famille.

— Et après ?

— Développer encore plus l'entreprise avec tes enfants.

— Et après ?

— Après, tu seras tranquille et heureux de te reposer.

— C'est ce que je fais.

Je découvrais peu à peu la force et la beauté d'être capable de s'agenouiller devant un Autre immatériel qui nous élève. L'humilité de

s'incliner devant l'invisible. Sans mystère, la terre est trop lourde à porter.

Contre toute attente, les sœurs me réservèrent d'émouvants adieux dans une case le dernier soir. Elles m'offrirent des pierres, estimant qu'une icône ne me conviendrait pas. Ensuite, elles chantèrent le *Salve Regina*. Cinq voix isolées, ferventes. Puis le silence. Et nous écoutâmes la nuit africaine. Ma prière.

Alors je décidai de me libérer de l'âme de mon frère. De ne plus le chercher. De ne plus me rapprocher de lui par mes larmes. Accepter sa nouvelle existence. Pourquoi autant me tourmenter, puisqu'il est là, autrement ? Je pouvais enfin formuler cette pensée. Il s'agissait désormais de la faire entrer dans ma vie.

Chaque jour, je devenais plus croyante sans pour autant revenir à ma religion. Les sœurs avaient gagné leur pari. Un cœur s'était converti même s'il ne viendrait pas gonfler les rangs d'une église. A moins qu'elle ne soit vide. Seulement cette petite flamme qui atteste de la présence de l'Esprit. Cette flamme pour laquelle brûlent ces femmes.

Grâce à mon séjour parmi elles, je savais ce que je cherchais désormais : être libre intérieurement. Ne plus dépendre du voyage pour respirer.

Qui est le plus libre ? Le vagabond ou l'homme de Dieu ? A quoi sert la liberté physique si nous sommes rongés par le tourment ? Nous obéissons tous : les vagabonds, aux lois de la nature, les religieux, à celles du mystère.

Dans *Narcisse et Goldmund*, Narcisse a voué sa vie à Dieu. Porté par sa flamme, inspiré par sa foi, il ne quittera jamais le lycée religieux où il a grandi. Goldmund mène une vie de vagabondage et de solitude parsemée de quelques haltes. Il apprend l'art d'aimer, de s'enivrer et de sculpter. Quand Narcisse retrouve par hasard son ami d'enfance, celui-ci est en prison, sur le point d'être pendu. L'homme qui s'est cloîtré libère le vagabond. Et le ramène dans son monastère. Goldmund sculpte à nouveau, se construit un équilibre, puis le rompt en repartant sur la route. Il rentrera malade, au bord de la mort. Mais l'œuvre qu'il a laissée est une prière. Ses mains ont donné vie au mystère. Alors Narcisse s'interroge : lequel est le plus proche de Dieu ?

Le vagabond qui touche au divin par son œuvre ou le religieux qui rayonne par sa sérénité et la certitude de sa foi? « Depuis que des mains souillées de Goldmund il avait vu surgir ces merveilleuses images qui menaient leur silencieuse existence, transfigurées par une vision et un ordre tout intimes, ces visages où se reflétait une vie intérieure, où resplendissait l'âme, ces plantes et ces fleurs innocentes, ces mains qui exprimaient la prière ou la grâce de Dieu, tous ces gestes hardis et tendres, fiers ou pieux, depuis lors Narcisse n'ignorait plus que dans ce cœur capricieux d'artiste et de séducteur, Dieu avait déposé les plus riches trésors de sa lumière et de sa grâce. »

Pour donner à voir une telle grâce, ne faut-il pas être libéré de soi-même? Goldmund n'est-il pas devenu un canal dans lequel la nature s'est déversée dans toute sa splendeur? Au chevet de son ami, Narcisse comprend qu'il n'y a pas de voie unique pour aller vers Dieu. Des kilomètres de marche valent bien des heures de prières. Deux routes qui éliminent l'être jusqu'à le purifier.

Faut-il partir pour manifester sa liberté? Comment se libérer sans partir? Impossible.

Toute libération commence par une rupture. Il faut quitter le connu qui nous endort et nous retient dans une douce léthargie. Jünger insiste : « Tout confort se paie. La condition d'animal domestique entraîne celle de bête de boucherie. » Le prix à payer : savoir se passer de tout.

Avant de franchir le pas décisif vers la vie religieuse, les femmes et les hommes de Dieu doivent traverser une période d'ascétisme rude. Dans le manque, l'âme se révèle, fait entendre son évidence. Ils ont déjà changé de nom, rompu avec leurs racines, ils doivent désormais oublier leur peau.

Les vagabonds sont des ascètes. Leur corps doit aussi se soumettre à leur esprit. C'est pour cette raison qu'ils approchent de si près la liberté intérieure. Rongés par la faim et la soif, ils ne sont plus qu'une blessure qu'ils traînent sur les chemins. Alors ils sont portés par leur foi. Dans cette tension vers le but à atteindre, le corps est une prière. Aucune chaîne ne les entrave. C'est une question de survie. Elles sont trop lourdes à porter.

Le vagabond suit la route des grands penseurs qui forgent une esthétique de vie destinée

à libérer l'homme de ses peurs. Il est un disciple de Diogène, ce cynique qui parcourait le monde, contraint par aucune loi. Insolent, sans amour et sans morale, il se moquait des hommes qui se tuaient à la tâche. Ce grand philosophe n'avait aucune crainte puisqu'il ne possédait rien et n'aspirait à rien d'autre que vivre selon ses désirs. Quand il croisait un riche négociant, il s'exclamait : « N'a-t-il pas honte de posséder tant de choses et de ne pas se posséder lui-même ? » Diogène, comme tout vagabond, nous rappelle que la servitude n'a aucun lien avec la condition sociale, elle est une façon d'être. Personne ne nous donne la liberté. C'est une démarche intérieure. Aucune chaîne ne se justifie. Le monde peut se passer de nous.

Si le vagabond effleure la vraie liberté c'est parce qu'il n'a pas peur du temps. Il n'aspire ni à le tuer, ni à le distraire, ni à le fuir ; il l'épouse. Comment craindre de perdre son temps quand on ne cherche pas à le gagner ? Il ne suit pas la loi des heures, mais celle des kilomètres. L'aube le réveille et le crépuscule le force au repos. Le temps ne passe pas, il passe avec lui. Il ne cherche

pas à le maîtriser puisqu'il a trouvé assez d'humilité pour s'y soumettre.

En voulant dompter le temps, la modernité a bridé l'évasion. Les enfants ne rêvent plus en regardant par la fenêtre lors de longs trajets en voiture ou en train. On les distrait avec des films ou des jeux vidéo. Dès leurs premiers pas, ils deviennent esclaves du divertissement. Ils ignorent l'ennui qui est pourtant la vertu mère des plus grands artistes. La route nous remet heureusement sur ce chemin.

J'ai découvert l'ennui dans le désert. Des journées entières à regarder les chameaux brouter. Des heures à scruter l'horizon dans l'espoir de voir surgir un camion. Des matinées interminables dans une tente à attendre la fin d'une tempête de sable. Impossible de s'évader. Ni la marche, ni les livres, ni la musique, ni des discussions pour accélérer le temps. Alors je scrutais pendant de longues minutes le jeu de la lumière sur un brin d'herbe. Ces journées en roue libre devenaient la genèse d'un rêve.

J'ai eu la chance de connaître un homme libre. On peut mourir après avoir rencontré un tel regard. Cet homme était un sage nommé Vijayananda. Il a inspiré et accompagné l'écriture de mon roman *Harmonie*. Cette rencontre fut une telle révélation que pendant trois ans, je suis revenue à plusieurs reprises auprès de lui.

Ce médecin juif né en France est parti à l'âge de trente-cinq ans en Inde pour trouver son maître. Il a accompli la même démarche que tous les vagabonds spirituels depuis des siècles. Partir et chercher. Il devait rester deux mois en Inde. Il n'est jamais rentré en France.

Après une longue pérégrination sur les routes d'Inde, il a vu brièvement Mā Ananda Mayī dans son ashram de Bénarès. Le soir même, il a décidé de lui vouer sa vie. Cette grande sainte l'a accueilli sans réserve. Vijayananda s'est alors entièrement consacré à son maître et au Vedānta, la métaphysique de la connaissance pure. Une des plus vieilles traditions spirituelles de l'Inde, une pensée non dualiste qui affirme l'unité du monde et de l'être.

Après qu'il a passé plusieurs années auprès d'elle, Mā a demandé à Vijayananda de s'isoler

dans un ermitage dans l'Himalaya. S'arracher à ce que l'on aime pour se libérer de toutes ses attaches est un acte essentiel dans tout chemin spirituel. Il est donc parti vivre dix-sept ans seul dans l'Himalaya. A son retour, Mā a dit qu'il était un *Rishi*, un maître de l'humanité. Dans la solitude et le retrait, cet immense sage a trouvé la libération. Il pouvait désormais rester libre au milieu des hommes.

Quand je l'ai rencontré, Vijayananda dirigeait l'ashram de Mā dans le petit village de Kankhal, au bord du Gange. A quatre-vingt-quinze ans, il descendait de sa cellule une fois par jour pour répondre aux questions des gens de passage. Son corps malade souffrait de rester assis plusieurs heures et de monter les escaliers qui menaient à sa chambre. Mais Vijayananda était détaché de la douleur. En paix. Jusqu'au jour de sa mort, il n'a jamais dérogé à son devoir : écouter et donner. Qu'il rie ou se mette en colère, il était installé dans la joie. Son regard entraînait dans l'âme pour ne jamais en sortir. Il recueillait nos erreurs, nos peurs, puis souriait. Tout semble futile face à une telle liberté intérieure. Va plus haut, semblait dire son sourire,

tout cela n'est pas si grave. Rien n'est jamais figé.

Auprès de lui, j'ai définitivement appris à ne plus pleurer mon frère. Il me répétait que ma douleur n'était que mentale. La mort n'existe pas. Elle est juste un changement d'état. Je me torturais tout en sachant qu'Arthur était à mes côtés. Le corps n'est qu'un habit de passage. L'âme est toujours présente. La mort exige de nous un autre amour. Plus subtil et généreux. Car ce que nous recevons de l'invisible reste impalpable. Pourtant il fait signe.

La rencontre avec Vijayananda a marqué un tournant radical dans ma vie. Près de lui, j'ai compris que se rabaisser ne servait aucune cause, aucun rêve. Je n'avais pas su retenir mon frère. Quel orgueil de penser pouvoir me mesurer à la mort ! Ce grand sage m'a encouragé à aimer avec plus de souplesse et d'humilité. Il m'a surtout appris à accepter d'être aimée.

Il me répétait : « La vie est une danse au-dessus d'une lame de rasoir. Apprenez à danser. » Le chemin est encore long. Il mène peut-être à la vraie liberté.

Voyage immobile

« Je crois de plus en plus qu'il y a des choses immuables contre lesquelles le temps ni la mort ne peuvent rien, que ce qui fut intense et grand un seul instant demeure à jamais vivant sur cette terre, et qu'enfin, tout ce que nous faisons n'engage pas seulement notre vie, mais la destinée du monde. »

Lettre à J.-J. Soleil, 1958.

Jean-René Huguenin,
Le Feu à sa vie.

La première fois que je suis partie en Inde à la rencontre de Vijayananda, à Kankhal, je m'étais munie de plusieurs guides de voyage afin de sillonner le nord du pays après avoir passé une semaine auprès du sage.

Je n'ai jamais quitté Kankhal. Après tant d'années de questions, de solitude et de fébrilité, j'étais arrivée à destination. Tous mes déserts m'avaient menée à cette source.

Je suis retournée auprès de Vijayananda de nombreuses fois pendant trois ans. En dehors de Bénarès et Rishikesh, je n'ai rien vu. Ma place était à ses pieds.

Je découvrais le voyage immobile. Pas de sommets à grimper, pas de kilomètres à écraser, pas de paysages à découvrir, rien d'autre que l'attente de l'heure où le sage descendra de sa chambre. Jamais je n'aurais cru m'infliger un jour un tel immobilisme. Je ne l'ai pas choisi, il s'est imposé. Le regard de cet homme me clouait sur place, me faisait explorer des horizons imaginables. Intérieurs. Il ouvrait la porte à un autre monde, violent et enchanté. Le monde des sages et de l'Inde mystique. Sa voix, sa présence, sa main sur la mienne anéantissaient tous mes désirs de poudre d'escampette.

Depuis qu'il a quitté son corps, je reprends la route, retourne dans les déserts et imagine de nouvelles histoires, ailleurs. Ce ne sont plus les

mêmes voyages. Désormais, je cherche à illuminer un monde intérieur et non à calmer les tourments de mon esprit. Désormais, où que j'aille, je me sens soudée à son regard. J'ai enfin un port d'attache, un centre auquel revenir.

On ne peut rien fuir quand on est entré dans un chemin spirituel. J'ai appris à écouter ma voix intérieure et à lui obéir même quand je ne la comprends pas. Mes évidences me mènent plus loin que mes projections.

Sans une dimension spirituelle, la vie ne m'intéresse pas. Petite fille déjà je cherchais un souffle nouveau par le théâtre, les voyages, Dieu. La disparition brutale de mon frère m'a poussée à trouver ce souffle. Je l'ai enfin approché aux pieds d'un sage, après des années de quête.

L'ombre se densifie au contact de la lumière. Ma vie est à la fois plus douloureuse et merveilleuse depuis mes voyages en Inde. Mais malgré les vertiges, désormais, j'ai une base.

Depuis plusieurs années, aucun de mes rêves ne se réalise. Pourtant ce qui advient va au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. J'ai parfois l'impression de m'agiter en vain sur un bateau qui vogue vers une destination inconnue. Ce

bateau m'emmène beaucoup plus loin que mes désirs. J'ai embarqué. Je n'ai pas d'autres choix que d'avoir confiance.

Le voyage véritable brise les digues de nos peurs pour laisser le monde s'engouffrer dans notre âme. Le vagabond ne craint pas de se laisser emporter par la vague. Au contraire, il l'appelle de ses vœux pour passer de l'autre côté du miroir.

Mes plus proches amies ne sont pas des voyageuses. Elles pourraient en un instant effacer ces pages par un grand éclat de rire. Elles n'aspirent pas à la sagesse mais à l'ivresse quotidienne. Elles n'ont pas besoin de partir pour avoir le sentiment de l'ailleurs. Elles ont compris très tôt que la vie était banale dans notre regard et non pas dans la réalité. La difficulté est de parvenir à garder un regard émerveillé sur toute chose. Pour certains, c'est un don inné, pour d'autres, l'œuvre d'une vie. J'ai toujours pensé que si nous ne savions pas nous émouvoir d'une fleur à peine éclose ou poser notre front contre l'écorce d'un arbre, nous étions perdus. En revanche, si nous avons cette aptitude, pourquoi

partir, puisque le monde nous attend sur le pas de la porte ?

Dans quelques jours, je quitte Belle-Ile-en-Mer après un mois de solitude. Alors que je redoute ce retour sans voyages à venir, Thoreau dans *Je suis simplement ce que je suis* me rappelle à l'ordre : « Où se trouve la terre inconnue sinon dans les entreprises dans lesquelles nous n'avons pas osé nous lancer ? Pour un esprit aventureux, n'importe quel lieu est une terre inconnue. Mais pour un esprit indolent et abattu, même le grand bassin et l'étoile polaire sont des endroits banals [...]. Vous devez tracer des chemins dans l'Inconnu, c'est à cela que servent votre logis et vos vêtements. » Je comprends alors que la stabilité peut être un tremplin et non mon tombeau.

Le vagabondage est une façon d'être au monde. Même quand la porte est close. J'ai connu un homme qui sillonnait la planète en quête des endroits les plus sauvages. A Paris, le voyage continuait. Il explorait la ville à pied avec son petit garçon, s'enivrait avec des inconnus. Il semblait passer ses journées un pied au bord de l'abîme. Chaque soir, il était un

rescapé. De même, on ne sait jamais où se terminera une soirée avec Sylvain Tesson, au sommet d'un clocher, sur une gouttière, dans une forêt ou sous un pont. Les vagabonds ne se laissent pas enfermer par les murs de la ville. Ils en font leur terrain de jeu. La route leur a offert en héritage une rage de vivre à tout prix. Ils savent changer de vie sans changer de lieux.

La nature porte en elle tous ces ailleurs qui nous hantent. Le bout du monde est dans un jardin. Chaque plante, chaque lumière, chaque vol d'oiseau nous livre un message ; mais il est plus évident, plus claquant dans la steppe.

Au XIX^e siècle, dans la *Nature*, le poète et philosophe transcendantaliste Emerson nous engage à ouvrir les yeux. « Les étoiles éveillent une certaine vénération car, bien que toujours présentes, elles demeurent inaccessibles. Mais tous les objets naturels suscitent une impression analogue lorsque l'esprit est ouvert à leur influence. » Plus loin, il ajoute : « La nature ne revêt jamais une forme mesquine. Et l'homme le plus sage ne lui ravit pas son secret, pas plus qu'il n'épuise sa curiosité en en découvrant toute

la perfection. Jamais la nature ne fut un jouet aux yeux du sage. » Le sage et le vagabond savent que les secrets de l'univers peuvent se dévoiler dans un lever de soleil. Pour les déceler, ouvrir la fenêtre, se taire et tourner son regard vers le ciel.

Pour celui qui a appris à voir, il n'est pas une souffrance que la terre ne puisse apaiser. Pourtant, trop souvent, nous ne parvenons à fusionner avec la beauté qui se dresse devant nous. A maintes reprises, il m'est arrivé, à Belle-Ile-en-Mer ou dans le désert, d'admirer la puissance du paysage et d'y rester étrangère. Trop de pensées qui tournent en rond dans ma tête et me voilent les yeux. Quand je parviens enfin à m'effacer, sans question ni pensée, le voyage commence. On ne part pas en prenant l'avion, ni la route, mais en posant un regard vierge sur le monde.

Emerson prétend qu'il nous est possible de nous évader à chaque instant si nous savons, avec des sens et un esprit affûtés, nous tourner vers la nature. Elle est un présent que nous ne savons pas ouvrir : « Tout être rationnel reçoit la nature entière en dot pour son établissement.

Elle est sienne s'il le souhaite. Il peut y renoncer, il peut se traîner dans son coin et abdiquer son royaume, ainsi que le font la plupart des hommes, mais il possède un droit sur le monde par sa constitution. A proportion de la force de sa pensée et de sa volonté, il porte en lui-même le monde entier. »

Les vagabonds ne se contentent pas de voir le monde, ils le pénètrent. Leur regard est fertile car ils perçoivent la double vie qui sommeille en chaque chose. Ils saisissent l'universel dans le moindre détail. Où qu'ils se trouvent, ils sont en voyage. Chaque lumière est une découverte, une prière ou un poème.

Nous pouvons tous avoir accès à cet autre monde. Il suffit de le décider. De nous défaire de nos projections, de nos automatismes et de devenir cette page vierge où s'inscrit et se dévoile la poésie de l'univers.

A l'inverse des poètes, les vagabonds sont des albatros qui ont appris à marcher avec leurs ailes. Ils se fondent dans la foule et, sans que personne s'en aperçoive, s'envolent car un simple détail les a projetés de l'autre côté de la ligne. Vers des

pays connus ou imaginaires, qu'importe. Ils sont partis. Alors ils n'ont plus besoin de prendre la route. Ils détiennent les clés du vrai voyage. Celui de l'esprit. Jünger le répète tout au long de son *Traité du rebelle*, les forêts sont dans « le havre, la terre natale, la paix, la sécurité que chacun porte en son cœur ». Ils sont peut-être nombreux, ces vagabonds secrets qui jouent le jeu des sédentaires et s'évadent sans crier gare. Nous avons tous un oiseau niché dans un coin de notre esprit. Il bat de l'aile et ne demande qu'à nous emporter.

J'ai noté dans un de mes carnets de voyage cette phrase de Jim Harrison : « On accède le plus sûrement à une perspective absolue du monde lorsqu'on est assis dans sa baignoire. » La sagesse serait donc de se glisser dans une eau bien chaude et d'explorer son paysage intérieur. Ne pas s'évader, ne pas laisser libre cours à sa frénésie, mais barboter dans sa baignoire et trouver la lumière.

Le voyageur ferait donc preuve de paresse. Il va chercher ailleurs une beauté qui sommeille à ses pieds. En creusant bien, il pourrait déterrer

quelques pépites. Mais pourquoi se contenter de ces miettes ? Après m'être gorgée du monde, je veux bien barboter pour penser à l'absolu. Pour l'instant, je l'ai plutôt effleuré dans un lever de soleil sur le désert ; lors d'une nuit d'amour sous les étoiles, indécente de beauté ; auprès de l'étonnante sérénité des Indiens Kogis dans les montagnes en Colombie ; dans le regard d'un sage au bord du Gange ; seule dans un temple à Louxor ; face au tombeau de Massoud au milieu des montagnes afghanes sous un soleil d'hiver ; au pied d'un arbre merveilleux dans la forêt en Charente ; au sommet de la flèche de Notre-Dame de Paris, une nuit de mai.

« A quoi servent ces instants de magie volée ? A se façonner une vie. Depuis mes voyages en Inde, ce n'est plus le sublime que je cherche, plus un battement de cœur, mais l'harmonie intérieure. Des présences lumineuses ou des terres puissantes qui m'enseignent comment m'unir à l'univers, comment épouser sa respiration. Des moments qui m'apprennent à accepter la vie telle qu'elle est. Ne plus souffrir de mes espoirs déçus, de mes volontés brisées. Quand j'aurai trouvé cette force, je ferai couler l'eau

chaude et me glisserai dans ma baignoire, l'absolu à portée de main. Puis je relirai ces mots de Paul-Emile Victor : « Je pars dans le vent et probablement vers le néant, mais si ce néant s'avérait être trésor, je me battrais contre les puissances des ténèbres pour faire entendre ma voix, enrichie de cette expérience nouvelle, pour vous dire la promesse que j'aurais arrachée au silence. Afin que vous sachiez que mon cœur est devenu plus riche, mon âme plus universelle... Je n'ai pas peur de mourir. Mais ce qui me navre, ô combien ! c'est de m'arrêter d'aimer. L'important n'est pas tant d'être aimé, d'avoir Dieu dans son cœur, mais d'être dans le cœur de Dieu. Ainsi l'amour n'est-il plus un sentiment ponctuel égocentrique, mais universel. Il englobe tout autour de soi, et plus que tout autre sentiment apporte la plénitude, le calme, la joie, le bonheur, la compréhension, la tolérance, mais aussi l'enthousiasme. Mais aussi la rage de vivre. »

Au XI^e siècle, le futur saint Théodose de Petchersk, un grand mystique russe, s'était évadé de chez lui, adolescent, pour partir en

pèlerinage. Trois jours après son départ, sa mère parvint à le rattraper et à le ramener à la maison. Elle l'enferma et le ligota pendant une semaine pour être sûre qu'il ne s'enfuie pas à nouveau. Quand il eut promis de rester, elle le libéra. Il ne reprit pas la route. Alors, faute de pouvoir visiter les lieux saints, il devint lui-même un lieu de sainteté. De sa grotte de Kiev, il attira par son rayonnement une foule de pèlerins. Ce qu'il pensait trouver sur les routes, il le conquit en explorant son âme. Même s'il ne put jamais s'éloigner de plus de trois jours de marche de sa ville natale, saint Théodose fut un vagabond mystique car, dans son cœur, il ne revint jamais chez lui. En quittant son foyer, il avait coupé les liens qui le retenaient aux hommes. Ainsi, les plus grands départs sont intérieurs.

Qu'importe si le vagabond prend la route ou prend racine, rien ni personne n'a d'emprise sur lui : il peut voler. Car il sait, à l'image de Sénèque, que « le mal dont nous souffrons ne vient pas des hommes mais de nous-mêmes ».

J'ai rencontré de nombreux voyageurs qui n'étaient pas des vagabonds. Le monde est sim-

plement pour eux l'occasion d'éprouver leur puissance, d'accomplir des exploits, de se venger de leur souffrance intérieure. De retour chez eux, ils redeviennent des petits-bourgeois qui s'écrient : « J'ai fait l'Himalaya ! » Comment peut-on « faire » une montagne, ou un pays ? Où est passée cette humilité que la terre nous impose ? On ne « fait » aucun pays, au contraire, la route nous défait pour nous façonner.

Sans partir, le véritable vagabond nous emmène en voyage par sa seule présence. Son intensité nous possède. Je les cherche sans cesse, ces êtres solaires qui sont à eux seuls une destination.

Terre mère

« Après des mois de lamentations intérieures il m'est apparu qu'alors en des temps comme ceux-ci, je n'ai rien d'autre sur quoi me rabattre que le soleil, la lune et la terre. »

Jim Harrison,
Théorie et pratique des rivières.

Petite fille, lorsque je montais à cheval en forêt avec mon père, il était furieux car j'étais incapable de retenir le nom des arbres. Cela ne m'intéressait pas. Je préférais rêver en regardant la nature sortir de la nuit, tout en me laissant guider par ma jument. Après mes voyages dans le désert, j'ai compris que chaque plante méritait d'être appelée par son nom. Mon père

connaît si bien sa forêt de Charente, il l'aime tant qu'il n'a pas besoin d'aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte. Il m'a appris que la forêt était un monde à elle seule. Je n'ai jamais su m'en contenter.

En Inde, les sages se réfugient dans les forêts afin de se relier au divin. Chaque éclat de lumière porte un secret que l'âme entend et parvient un jour à comprendre. Si le Gange est un fleuve sacré, si les sages lui adressent leurs prières depuis des siècles, c'est parce que l'eau est un des véhicules du divin. Si des arbres sont vénérés, les vaches sacrées, des montagnes adorées, c'est parce qu'ils savent que Dieu se donne dans la terre.

Dans *Siddhartha*, de Hermann Hesse, les clés de l'harmonie intérieure ne se trouvent pas dans les grandes doctrines, ni sur la route, ni dans l'ascèse poussée à l'extrême, encore moins dans l'ivresse de la ville, mais dans le regard de l'homme qui sait entendre la voix d'un fleuve. Pour s'arracher à l'incessant va-et-vient de joie et de peine qui jalonne nos existences, Siddhartha quitte sa famille et devient un Samana, un moine errant. Il ne parvient pas à trouver la paix dans

l'ascèse. Il rencontre le Bouddha, s'incline devant sa lumière mais refuse de le suivre. Rejetant toute doctrine, il retourne dans le monde, devient un riche marchand puis aime et est aimé d'une courtisane. Un jour, il décide de sortir de ce long sommeil qui le perd. Il rencontre alors un passeur dans la forêt, qui, du matin au soir, fait traverser le fleuve à des voyageurs. Cet homme simple a atteint la réalisation intérieure, seul, au bord de l'eau. « Ce n'était pas un penseur, mais il savait des choses nécessaires, tout aussi bien que le Bouddha, c'était un être parfait, un Saint [...]. Pendant des années, il ignora que les vents, les nuages, l'oiseau, l'insecte sont aussi divins et savent tout autant que ce fleuve vénérable, et peuvent nous instruire comme lui. Et quand ce saint se décida à partir pour la forêt, il savait tout, il en savait plus que toi et moi, et cela sans avoir eu ni maître ni livres, seulement parce qu'il avait foi en son fleuve. »

Siddhartha avait trouvé son maître : le fleuve. Il allait recevoir l'enseignement de la nature, le seul qui trouve grâce à ses yeux. Il apprit à aimer une pierre, un arbre, un morceau d'écorce. Pour lui, chaque objet prie à sa manière et délivre

un message. Il n'a plus besoin de prendre la route, de chercher un sens, car il sait entendre la voix du monde. Quand il retrouve Govinda, son ami d'enfance qui a suivi l'enseignement du Bouddha, celui-ci demande à Siddhartha si une croyance l'aidait à vivre dans le Bien. Le moine est profondément troublé par les paroles de son ami. En effet, celui-ci se méfie des mots et ne croit qu'en l'amour de la terre. Selon Siddhartha, « les paroles servent mal le sens mystérieux des choses, elles déforment toujours plus ou moins ce qu'on dit. Il se glisse souvent dans les discours quelque chose de faux ou de fou... et, ma foi, cela est aussi très bien et n'est point non plus pour me déplaire. Je consens volontiers que la sagesse d'un homme ait toujours aux yeux de certains autres un petit air de folie ».

Il n'a plus besoin de l'adhésion des hommes. La forêt n'a pas de morale. Ce qui advient est forcément juste puisqu'il s'agit du cycle de la vie. Siddhartha conclut son discours par ces mots : « Il y a là un enseignement dont tu vas rire, c'est que l'amour, ô Govinda, doit tout dominer. Analyser le monde, l'expliquer, le mépriser, cela peut être l'affaire de grands penseurs. Mais, pour moi,

il n'y a qu'une chose qui importe, c'est de pouvoir l'aimer, de ne pas le mépriser, de ne le point haïr tout en ne me haïssant pas moi-même, de pouvoir unir dans mon amour, dans mon admiration et dans mon respect tous les êtres de la terre sans m'en exclure. » Govinda est dépassé par ce discours. Il reconnaît pourtant que son ami rayonne étrangement. Aux prises avec ces questions, il réclame à Siddhartha des mots qui apaisent. Le passeur se penche vers le moine et dépose un baiser sur son front. Alors Govinda découvre l'illumination.

Les êtres qui se sont mis au service de la terre et du divin à travers elle ne sont plus atteints par la médiocrité. Ils ont longuement marché pour apprendre à voir Dieu dans le vol d'un oiseau. La nature les pousse à être plus vastes qu'eux-mêmes. Une expansion inévitable de l'être naît de cette osmose. Toute leur relation au monde est élevée à un niveau spirituel. Ils savent qu'ils participent à un ensemble cosmique, qu'ils sont reliés aux entrailles de l'univers. Alors ils murmurent les mots du poète Francis Thompson : « Qui cueille une fleur dérange une étoile. »

Ce matin, sur une falaise de Belle-Ile, j'ai répété à voix haute ces mots de Thoreau : « Si nous prenions un instant pour cheminer en notre misérable compagnie, si nous ne souhaitions aucun mal, si nous cessions d'exister pour devenir pareils au cristal qui reflète un rayon de lumière, que ne refléterions-nous pas ! Quel univers apparaîtrait tout autour de nous, cristallisé et lumineux ! »

Le vagabond est d'abord un homme relié à la dimension sensuelle et spirituelle de son être. Les pieds soudés à la terre, il croit aux elfes, aux esprits des bois. Ses vibrations trouvent un écho dans la nature. Sa façon d'être au monde est fondatrice.

Les scientifiques soutiennent que le battement d'ailes d'un papillon peut modifier la genèse d'un cyclone. Nos émotions pourraient alors avoir une répercussion sur l'énergie globale de la planète. L'air devient irrespirable dans le malheur. Conscients de l'unité organique de l'univers, nous devenons responsables de ce que nous donnons au monde.

Nous sommes des phares dans la nuit qui balancent leurs rayons dans l'inconnu. Parfois

cette lumière sauve, le plus souvent elle tourne dans le vide. Qu'importe. Le vagabond se contente de rayonner. Ses actions ne sont pas rentables, elles visent la grâce. Il vit pour la beauté du geste.

La nature ignore la dualité. Elle est une inspiration et une expiration continues. Lorsqu'elle reprend son souffle, c'est la seconde magique ou tragique. L'éclosion de la vie. Ou la mort. Je sais désormais que la mort peut devenir une éclosion. En rejetant la vie, mon frère m'a forcée à l'aimer. Pour lui survivre.

La douleur radicale nous pousse à devenir des vagabonds car nous savons que toutes les attaches se brisent. Cela est inscrit en nous. Cette cicatrice devient une force pour celui qui sait tourner son regard vers le ciel et embrasser la terre.

Hier, l'île s'est noyée dans la tempête. Un immense arc-en-ciel a couronné ces heures diluviennes sur la falaise de Sarah Bernhardt. Les mouettes s'agitaient dans un vent fou, les vagues claquaient avec violence contre la roche dans une lumière d'or, mouillée, superbe. Ces heures

Manifeste vagabond

d'ombre et de pluie ont donné naissance à une fin de journée éblouissante. De la solitude et des larmes peut aussi surgir une lumière insoupçonnée, plus mystérieuse et puissante qu'un crépuscule sans nuages.

Ce n'est pas la tempête que l'on aime, mais le bateau qui en revient.

Ce ciel déchiré semblait me dire : sois comme un soleil d'orage. Rayonne dans le tourment.

Comment ne pas avoir confiance en la vie face à une telle splendeur née du chaos ? Tous mes voyages, mes quêtes, mes errances m'ont menée à cette injonction : aime au-delà des apparences. Cherche le merveilleux. Il est là, toujours en attente.

Les soleils d'orage nous montrent la voie : toute déchirure est ouverture.

Je me suis assise sur un banc face à la mer. J'ai attendu que le phare s'allume, les mains sur mon ventre pour sentir les petits coups de mon enfant qui va naître.

Puis j'ai rêvé à ce nouveau voyage : aimer, prendre son envol et donner la vie.

Belle-Ile-en-Mer, 1^{er} novembre 2011.

Table

Rupture.....	15
L'épreuve du feu	25
Revenir	43
Fuir.....	51
Libres	81
Voyage immobile.....	103
Terre mère.....	117

*Cet ouvrage a été composé
par CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Plon
76, rue Bonaparte
Paris 6^e
en avril 2012*

Achévé d'imprimer en avril 2015
par la Société TIRAGE - 91941 COURTABŒUF

Dépôt légal : mai 2015
N° d'impression : 128139

Imprimé en France